# UN JOUR A PARIS,

OU

# LA LEÇON SINGULIÈRE,

opéra-comique en 3 actes,

Lav M. Etienne;

Représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique.



### BRUXELLES,

CRES J.-B. DUPON, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

Et chez les principaux libraires du royaume.

PERSONNAGES. ACTEURS.

FERVAL, père de St-Romain. (Au 1er acte, première entrée, en domino. — Deuxième entrée, habit de campagne en drap, avec brandebourgs en or, veste d'étoffe d'or et perruque. — Au 2me acte, frac bleu à la mode, cheveux à la Titus et chapeau à la russe.

la russe.) ST-ROMAIN. (Habit bleu à la mode.) ARMAND, ami de St-Romain. (Même

costume.)

PAULINE, pupille de Ferval. (Première entrée, en domino. — Ensuite babit de ville

très élégant.)

LABRIE, valet-de-chambre de St-Romain.

(Au 1er acte, frac écarlate. — Au 2me, habit gris galonné en or, veste d'étoffe d'or.) ANDRÉ, garçon de ferme de Ferval. (Au

ner acte, habit de valet de campague. -Au ame, habit complet de coureur.)

Un CHAPELIER. (Habit de ville très - à la mode.)

Un Cordonnier. (Même costume.)
Un Tailleur. (Même costume.)

Un MAITRE-D'HOTEL. (Habit uni à la française, boutons d'or, veste d'étoffe d'or et l'épée.) Un Crouveren de jeu. (Habit habillé à la fran-

çaise uni et l'épéc.)
UN COCHER.
CUISINIERS, PIQUEURS et JOCKEIS. | Cond.

VALETS-DE-PIED. (En habits écarlate, galonnés en argent, chapeaux bordés idem. MASQUES. (En dominos.) HOMMES et FEMMES du bon ton. (Les hommes

Hommes et Femmes du bon ton. (Les nommes sons divers costumes, les dames en grande toilette.) Couvuntère, Lingère et Marchande de Mo-

DES. (Costumes analogues à leur état.)

-----

Solië.

ELLEVIOU.

Madame Durrt.

MM. Martin.

LESAGE.

GRANGER, ALLAIRE. KAMERAIRE.

Prévost.

DARAMCOURT.

La scène se passe à Paris.

# UN JOUR A PARIS,

OΠ

# LA LEÇON SINGULIÈRE.

### ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un appartement en désordre, qui précède une salle de danse. On aperçoit des meubles çà et là, un buffet gaspillé, etc., etc. Il est 7 heures du matin, et l'on entend le bruit d'un orchestre qui joue des contre-danses et des walses, et tout le tumulte d'un bal masqué.)

# SCÈNE PREMIÈRE.

FERVAL, PAULINE, en dominos, sortant du bal, le masque à la main.

Ah! respirons un peu...

PAULIN 3.

Il fait une chaleur ...

FERVAL.

Ensin nous sommes parvenus à sortir sans être aperçus.

PAULINE.

En effet, il n'a pas cessé un instant de me suivre pendant tout le bal.

FEBVAL.

Quel tumulte! quelles dépenses!... Ah! monsieur mon fils, voilà donc le train de vie que vous menez à Paris.

PAULINE.

C'est dommage; car il est bien aimable, il faut en convenir.

(4)

Comment donc! Ma chère pupille; mais je crois qu'il a déjà fait ta conquête.

FERVAL.

PAULINE.

Ah! monsieur...

A peine as-tu pu le connaître ?
PAULINE.

Songez - donc que vous m'en parlez depuis deux ans. Vous l'avez peint avec des couleurs si aimables, si séduisantes...Son portrait orne votre appartement, et, tous les jours, vous le savez, nous allions voir

ensemble, vous un fils chéri, et moi, celui que vous nommiez déjà mon époux... Vous voyez bien, monsieur, que je le connaissais long-temps avant de l'a-

voir vu. FERVAL. Eh bien! trouves-tu qu'il ressemble à son portrait?

PAULINE.
Ah! beaucoup... Et, si j'osais vous le dire...

FERVAL.

Parle, mon enfant.

cher d'en rire.

Je le trouve encore mieux que le portrait.

FERVAL.

Charmante enfant!..

PAULINE.

Si vous saviez avec quelle chaleur il m'a suppliée de me faire connaître, quelles protestations il m'a faites de tendresse et d'amour... Je ne puis m'empê-

Voilà mon étourdi. Il refuse la main d'une jeune et belle héritière, et il se passionne pour un masque.

#### PAULINE.

Ah! la bonne idée que vous avez eue de venir à ce bal!

#### FERVAL.

Elle était toute naturelle. J'arrive, je descends tout près de l'hê'el de mon fils; j'apprends qu'il y a grande mascarade chez lui; je ne me fais pas connaître, et je m'assure ainsi par moi-même de sa folie et de ses déréglemens.

#### PAULINE.

Il faut espérer qu'ils auront un terme.

Grands dieux! quelles prodigalités! des femmes qui le ruinent, des amis qui le trompent, des valets qui le pillent, et des créanciers qui l'achèvent.

#### PAULINE.

Ah! il est temps de l'arracher au malheur qui le menace, et il faut que l'autorité paternelle...

#### FERVAL.

L'autorité... elle y échouerait, mon enfant. Je connais St.-Romain. Séduit, comme tant d'autres, par les nouveaux systèmes, j'ai eu la sottise de l'éleve dans une sorte d'indépendance; je lui ai toujours laissé faire ses volontés; je lui permettais même avec moi une familiarité qui plaisait à mon cœur, mais dont je ne prévoyais pas les tristes conséquences; en un mot, j'ai voulu qu'il m'aimât comme un ami : je n'ai pas songé qu'il devait d'abord me respecter comme un père.

#### MORCEAU D'ENSEMBLE.

Mais! le voici : cachons-nous bien. De la prudence et du mystère. Notre amoureux aura beau faire : Il faut qu'il ne sache rien. (0)

### SCÈNE II.

LES Mêmes, ST-ROMAIN, sort du fond et tiens la droite du théatre.

ST-ROMAIN. Ah! je la vois; grands dieux! c'est elle... Mais pourquoi donc, mademoiselle, Déià nous fuir?

PAULINE.

Il faut partir.

ST-ROMAIN. Dejà partir!

Eh mais! à peine de l'aurore

On voit briller les premiers feux. Ah! de grace, restez encore Et daignez paraître à nos yeux.

PAULINE.

Il faut partir ...

FERVAL. A l'instant mêmes

ST-ROMAIN.

Ah! dieux! quelle rudesse extrême! Ce masque est toujours sur vos pas:

PAULINE.

Vous ne le saurez pas. FERVAL.

Il faut partir à l'instant même. ST-ROMAIN.

Eh mais! quels droits a-t-il sur vous? Est-ce un amant, un vieux jaloux? Est-ce un tuteur? cst-ce un époux?

PAULINE.

Et daignez paraître à nos yeux.

Il faut partir ...

Quel est-il donc?

ST-ROMAIN. Mais de l'aurore A peine on voit les premiers feux. Un seul instant Prestez encore.

(7)

Non is no puis rester encore

Non, je ne puis rester encore, Et je crains trop de paraître à vos yeux.

SCÉNE III.

Les Mèmes, ARMAND.

ARMAND.

Que fais-tu donc depuis une heure? En ces lieux qui peut t'arrêter?

(Aperceyant Pauline.)

Ah! je commence à m'en douter. Eh bien! est-ce fini? connais-tu sa demeure?

Sais-tu son nom?

Non.

ARMAND.

Pas encore?

Fas encore ST-ROMAIN.

On veut partir.

Il faut partir.

Eh mais! à peine de l'aurore

On voit briller les premiers feux. Ah! de grace, restez encore

Et daignez paraître à nos yeux.

Et je crains trop de paraître à vos yeux.

Ne nous découvrons pas encore, Malgré ses désirs curieux.

Il n'est pas tems de paraître à ses yeux.

SCÈNE IV.

LES Mêmes, LABRIE et Le Bal.

LABRIE, donnant le bras à deux soubrettes masquées.

Jeune et gentille soubrette, A demain le rendez-vous. Oui, ce soir, je le répète, Je veux être à tes genoux.

sous les masques, en chœur, à St-Romain.

Ah! monsieur, je vous en prie, Recevez mon compliment Votre fête était jolie, Votre bal était charmant.

Dans la contre-danse Ah! quelle élégance! De jolis danseurs, Des pas enchanteurs.

La walse légère A son tour sait plaire. Ah! quelle gaîté!

Quelle volupte!

Ah! beau masque, je vous en prie, Laissez-vous voir un seul moment. Vous devez être si jolie...

Ah! comme le drôle est pressant!

Dites votre nom seulement.

PAULINE et FERVAL. Recevez mon compliment.

FERVAL.

Tous, en sortant.

Ah! monsieur, je vous en prie,
Recevez mon compliment.
Votre fête était jolie,
Votre bal était charmant.

# SCÈNE V.

ST-ROMAIN, ARMAND, LABRIE.

Mon ami, j'en perds la tête...

Imbécille! Google

(9)

ST-ROMAIN.

Quelle jolie tournure! quelle douceur dans la voix ! que de grâce ! que d'esprit!

ARMAND. Je gage qu'elle est laide à saire peur.

ST-ROMAIN.

Ah! tais-toi donc... Si j'en crois mon cœur, elle est belle comme un ange.

ARMAND. Mon ami, en fait de beauté, il ne faut jamais en croire que ses yeux. Mais tu ne te formes pas, mon cher St-Romain; tu te passionnes comme un enfant, tu soupires comme un écolier.

ST-ROMAIN.

Je me doute bien de ce qui l'a empêchée de se déconvrir... tu m'avais invité des gens qui, entre nous... ma société n'était pas des mieux choisie, et sa vertu.

ARMAND. Sa vertu... tu me fais pitié.

ST-ROMAIN.

Mon ami, je vais me retirer ... j'ai besoin d'un moment de solitude.

ARMAND.

Oui, va.. va soupirer une romance... le sujet prête... une inconnue... une passion subite... de la mélancolie.

ST-ROMAIN. Non, mon ami, je suis horriblement fatigué... j'ai besoin de repos.

ARMAND.

Allons, va donc, et puisse l'amour te bercer de ses riantes chimères! Puisse-t-il, par un doux mensonge, découvrir à tes yeux les charmes de la déesse. Moi, tandis que tu va sommeiller sur un lit do roses. je songerai à organiser notre journée.

Ou'est-ce que nous ferons aujour hui? A RMAND.

Oh! nous serons excessivement occupés. D'abord, à onze heures, course au bois de Boulogne. A midi, déjeuner à Bagatelle. A quatre heures, toilette. A six heures, diner chez la petite baronne allemande : et, ce soir, nous avons à choisir entre les femmes savantes et les chevaux de Franconi. ST-ROMAIN.

Il faut aller où sera le beau monde.

ARMAND.

Labrie, tu iras prendre une loge chez Franconi. Après le spectacle, nous irons passer la soirée ou la matinée chez le marquis napolitain. ST-ROMAIN.

Ah! on y joue trop gros jeu.

à toi.

Oui, parbleu! un jeu d'enfer. J'y ai perdu hier jusqu'à mon dernier écu. A propos .. je savais bien que j'avais quelque chose à te dire... prête-moi cent louis.

ST-ROMAIN.

Très-volontiers, mon ami. Labrie va te les donner sur-le-champ. TABRIE.

Comment, monsieur, vous voulez?...

ST-ROMAIN. Allons, allons, ne me gronde pas, Labrie; est-ce que je peux refuser mon ami?... Adieu, mon cher Armand, adieu. Tu le sais, tout ce que je possède est (11)

LABRIE, à part. Parbleu! le voilà bien riche.

ST-ROMAIN.

Labrie, je monterai mon cheval andalouz.

ARMAND.

Et moi, ta petite normande... Adieu, mon ami... adieu... dors bien.

# SCÈNE VI.

### LABRIE, ARMAND.

ARMAND.

Allons, Labrie, donne-moi cent louis.

LABRIE.

Moi, monsieur?

Ŋ3

ARMAND.

Dépêche-toi, je suis pressé. LABRIE.

Cent louis, monsieur?

ARMAND.

Oui, cent louis. Tu as entendu ton maître; tu es son caissier?

LABRIE.

Ah! oui, j'ai sa caisse, je ne le nie pas. Mais ditesmoi, monsieur, vous qui savez calculer, quand on puise tous les jours dans une caisse, et qu'on n'y verse jamais rien, qu'est-ce qui doit arriver?

ARMAND.

Parbleu! la caisse se vuide.

LABRIE.

Eh bien! monsieur, la nôtre ne se vuide plus. Il est impossible d'être plus à sec.

GoogleARMAND. Monsieur Labrie, vous êtes un fripon? 12

TARRIE.

Oui! moi, un fripon?

ARMAND.

Allons, avoue-moi que tu as des fonds en réserve.

Moi ? monsieur...

ARMAND. Avoue-le moi, ou je te ferai chasser.

LABRIE.

Ah! monsieur, je ne crains rien. Mes comptes sont en règle, je peux les produire. Oh! je ne suis pas de ces receveurs qui se laissent prendre en défaut.

ARMAND.

Comment diable vais-je donc faire? Je ne connais pas dans le monde un usurier assez intrépide pour me tirer de-là.

LABRIE.

Et moi donc, monsieur, qui n'ai pas le premier sou pour faire les avances de notre maison...

ARMAND.

Quel parti prendre?...

LABBIE.

Que devenir? ah! il me reste une ressource...

ARMAND

ARMAND. Allons, allons, je le vois bien,

Il faudra retourner à la veuve Araminte, Rallumer une slamme éteinte.

Ecrivons-lui; c'est le dernier moyen.

Je conçois un projet. Si, par une complainte, J'attendrissais le cœur de la vieille Marton?

ARMAND.

De l'amour, dans mes vers, il faut prendre le ton.

13)

10 /

Elle va recevoir des vers de ma façon.

#### ENSEMBLE.

Douce ennemie, Cruelle amie, Ton souvenir Trouble ma vie, Me fait languir.

A ma constance
Donne en ce jour
Tendre retour
Pour récompense.

C'est à tes genoux Que je demande Faveur bien grande: Un rendez-vous. Tigre femelle, Qu'amour fidèle Ne peut toucher. Monstre rebelle, Cœur de rocher.

Loin de tes charmes, Mes yeux en eaux Sont deux ruisseaux Gonflés de larmes.

Très-humblement, Je te demaude Faveur bien grande: Un peu d'argent.

Fort bien, fort bien! c'est admirable.

Fort bien, fort bien! c'est lamentable.

Quand elle me lira, Son cœur s'attendrira, Palpitera.

Quand elle me lira, Sa bourse s'ouvrira, Se déliera.

ENSEMBLE.

Le tour est impayable, Le style est admirable, Le moyen est charmant.

C'est comme si déjà nous tenions son argent.

Digitized by Google

(14)

# SCÈNE VII.

LABRIE, ARMAND, FERVAL, ANDRÉ, en habit de campagne; ils entrent du fond.

LABR

Ah! mon Dieu, monsieur, je frémis. Quels sont ces gens-là? Sont-ce des masques ou des créanciers?

ANDRÉ, à Peryal.

Quoi! monsieur; c'est là le logement de notre jeune maître? Ah! queu confusion! on dirait que le diable a passé par ici.

Veux-tu bien te taire, bavard.

Oui not' maître.

ARMAND.

Que voulez-vous, messieurs? le bal est fini.

Tiens, le bal! ils nous prennent pour des danseus.
FERVAL.

Silence donc, imbécille.
ANDRÉ.

.........

Oui, not' maître.

FERYAL.

Monsieur.... LABRIE.

Que demandez-vous?

Monsieur de St-Romain.

LABRIE, insolemment.

Il n'y est pas.

Tiens, queu valet insolent!

#### FERVAL.

Cependant, monsieur, on nous avait assuré...

#### ARRIR.

Je vous dis qu'il n'y est pas. (A part à Armand.)
Ce sont des créanciers.

ARMAND.

Ah! le précieux coquin!

LABRIE.

Que voulez-vous à monsieur? qui êtes-vous?
FERVAL. agec dignilé.

Je suis son père.

ARMAND et LABRIE.

Son père!

ANDRÉ.

Rien que ça.

Quoi! monsieur, vous seriez le père de mon ami? ali l'de grace, permettez que je vous embrasse.

#### LABBIR.

Monsieur, daignerez-vous excuser... la surprise... l'émotion... c'est que d'abord... certainement, si j'avais su que monsieur...

#### ARMAND.

Monsieur, je vous demande pardon pour ce valet.. Ce drôle-là est d'une insolence...

LABRIE.

Ah! monsieur...

ARMAND.

Allons, sortez faquin, et courez prévenir votre maître que son respectable père est arrivé.

(Il sort en faisant de grandes révèrences à Ferval

ANDRÉ.

Tiens, qu'il est devenu honnête!... Monsieur, je suis le vôtre.

### SCÈNE VIII. ARMAND, FERVAL, ANDRÉ.

ARMAND.

Ah! monsieur, que mon ami va être ravi de vous voir!... Vous dont il s'occupe sans cesse, vous qu'il aime si tendrement.

FERVAL.

Il ne m'attendait pas sans doute.

ARMAND.
Pardonnez-moi.

FERVAL.

Je ne l'avais pas prévenu.

ARMAND.

Je ne sais quel pressentiment secret... depuis vingt-quatre heures, il m'a continuellement parlé de vous. Ah! monsieur, vous êtes bien heureux d'avoir un pareil fils... Un charmant sujet, plein d'esprit, de talens, de grace... un physique!... Mais, en vérité, où avais-je donc la tête? il fallait que je fusse bien préoccupé pour ne vous avoir pas reconnu sur-le-champ... voilà tout son portrait.. l'œil fin, le sourire agréable... la physionomie vive.

FERVAL.

Monsieur... (à part-) Ah! le flatteur!

Ce garçon est à vous, sans doute?

FERVAL.
Oui, je l'ai amené de la campagne.
ARMAND, lui frappant sur la joue.

Il a une bien bonne figure.

17)

ANDRÉ.

Monsieur, vous êtes bien bon.

FERVAL.

Ainsi, monsieur, il paraît que vous êtes très-liés, mon fils et vous.

ARMAND.

Nous sommes intimes. Nous ne nous quittons jamais: Nous confondons nos pensées et nos goûts, nos plaisirs et nos peines. On nous prend par-tout pour deux frères. Puissiez-vous ratifier cette douce union! puissiez-vous un jour m'aimer comme un second fils! quant à moi, je vous vois à peine, et je vous chéris déjà comme un père. . . . Vous proposez-vous de faire un long séjour à Paris?

FERVAL.

Mais j'espère y passer quelque temps. Ma fortune me permet...

ARMAND.

Nous tâcherons de vous en rendre le séjour agréable. J'ai un peu d'expérience de ma capitale, et je m'estimerai fort heureux de vous servir de guide.

Ma foi! monsieur, j'accepte avec plaisir. Votre ton, vos manières, votre franchise m'ont tout de suite gagné le cœur... Je me sens disposé à la confiance... D'ailleurs puis- je mieux m'adresser qu'au meilleur ami de mon fils.

ARMAND.

All! sans doute... mais je l'entends, ce cher ami.

Je ne veux pas troubler un moment si doux. Je sens
qu'un tiers serait importun dans un moment où
vous allez serrer dans vos bras un fils bien-aimé.

Hélas! cette entrevue me rappelle... il ya dix ans que
j'ai dit un éternel adieu à l'auteur de mes jours...

ANDRÉ.
je pleure, moi

Tiens, v'là que je pleure, moi.

Adieu, monsieur, je vous laisse. J'ai quelques ordres à donner, quelques petits arrangemens à faire; mais je serai bientôt de retour au milieu de mes amis; et, si j'ose le dire, dans le sein de ma

famille. (Il sort.)
FERVAL, à part.

Oh! quel ami!

Oh! le brave garçon!

SCÈNE IX.

FERVAL, ST-ROMAIN, ANDRÉ, LABRIE, dans le fond.

LABRIE.

Oui, monsieur, c'est lui le voilà. ST-ROMAIN, se jetant dans les bras de son père.

Ah! mon père!

Mon cher enfant!

Que vous avez donc bien fait de venir à Paris!

ah! laissez-moi vous embrasser encore.
FERVAL.

Depuis long-temps j'avais le projet de venir te sur-

prendre.

Bon jour, monsieur St-Romain.

Bon jour, mon cher André... comme tu es grandi!
(à part.) il a toujours l'air bête.

( 19 ) André-

Il faut que cela soit ben vrai, car tout le monde me le dit.

Allons, laissez-nous.

ST-ROMAIN.

Labrie , ayez bien soin de cet honnête garçon. Ne le laissez manquer de rien.

LABRIE.

Monsieur voudrait-il se rafraichir?

Volontiers, je prendrai bien queuque chose.

Si monsieur voulait se donner la peine de passer à l'office, nous ferions connaissance le verre à la main!

Ce n'est pas de refus... certainement. Comme on est honnête dans ce Paris!

# SCÈNE X.

# FERVAL, ST-HOMAIN.

Enfin, mon fils, après une si longue séparation, nous voilà réunis, et nous pouvons parler librement. Vous avez sans doute plus d'une confidence à me faire?

ST-ROMAIN.

Ah! oui. J'ai tant de choses à vous dire, que je ne sais par où commencer. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu de votre arrivée?

S'il faut te le dire, ta dernière lettre m'a décidé à partir, et, après l'avoir reçue, je me suis mis en route sur-le-champ.

(20)

ST-ROMAIN.

Quoi! mon père... cette répugnance que je vous ai témoignée pour le mariage, vous aurait-elle irrité et viendriez-vous?...

FERVAL.

Moi! mon fils. M'avez-vous jamais vu contrarier vos goûts? ah! j'en suis incapable.

ST-ROMAIN.

Mon père, que de bonté!

FERVAL.

Ah ça! j'ai des complimens à te faire. Si j'en juge d'après ta lettre, il paraît que tu as de grands succès dans le monde.

ST-ROMAIN.

Oui, mon père. Sans me flatter. Je puis dire que je vous fais honneur. Il n'est point de fête dont je ne sois prié, point de cercle, point de société dont e fasse partie. Figurez-vous qu'on se dispute le plaisir de m'avoir... C'est à qui m'obtiendra.

FERVAL.

Oh! je le crois sans peine. Tu es arrivé avec de brillantes dispositions, et le séjour de la capitale... Je présume bien que tu as achevé tous tes exercices.

ST-ROMAIN.

Ah! je vous en réponds. Vous ne savez donc pas que cette année j'ai concouru, et que c'est moi qui ai remporté tous les prix.

FERVAL.

Tous les prix!

ST-ROMAIN.

Oui, aux courses du Champ de Mars.

FERVAL.

Ah! je comprends. Cela prouve d'abord que tu as de bons chevaux.

#### ST-ROMAIN.

Ah! des chevaux excellens. Les charmantes bêtes! elles sont d'une agilité, d'une ardeur... Vous les verrez, mon père. Oh! je puis me vanter d'avoir l'écurie la mieux tenue de Paris.

FERVAL.

C'est fort bien. Mais tu n'as pas négligé des études plus solides?

ST-ROMAIN.

Oh! pour cela, non. Sans perdre mon temps à de vaines sciences, à des calculs abstraits, je me suis livré à la plus sérieuse, à la plus difficile de toutes les études, à celle du cœur humain.

FERVAL.

Du cœur humain!...

ST-ROMAIN.

Oui, mon père. Je me suis appliqué à connaître les hommes, et je puis dire que j'y ai réussi. C'est cette science si précieuse qui m'a préservé de tous les écueils de mon âge, qui m'a appris à ne pas juger d'après les dehors, à distinguer les fourbes, les flatteurs. Aussi suis-je entouré de serviteurs fidèles, d'amis sincères...

FRRVAL.

D'amis sincères!... Que vous êtes heureux, mon fils, il me semble que j'ai trouvé un de ces amis sincères, en arrivant ici.

ST-ROMAIN.

Ah! c'est Armand.

FERVAL.

Il paraît aimable.

ST-ROMAIN.

Ah! vous n'avez pu le juger encore. Mais vous le connaîtrez. Quel homme charmant! que d'enjoue-

ment! que de légereté... d'esprit! il y a, dans ses manières, une aisance, un abandon ... Sa conversation est animée, brillante, pleine de traits heureux ... Du reste, conteur agréable, beau joueur, bon convive ... Il unit tous les talens à toutes les graces; enfin c'est, à la fois, l'homme du monde, l'homme solide, l'oracle de tous les cercles et le modèle de tous les amis.

FRRVAL.

Ah! je le vois, c'est un homme très-solide, un ami essentiel.

ST-ROMAIN.

N'est-ce pas, mon père? FERVAL.

Il n'y a que Paris pour apprendre à connaître si vite les hommes.

ST-ROMAIN.

Ah! oui. Quel délicieux séjour! vous devriez vous y fixer.

FERVAL.

Ma foi! tu m'en ferais presque naître l'envie. ST-ROMAIN.

Est-il bien vrai? al! que je serais heureux! FEGVAL.

l'entrevois cependant bien des difficultés. ST-ROMAIN.

Il n'y en a point, mon père. FRRVAL.

D'abord la vie est très-coûteuse à Paris, et je

crains... ST-ROMAIN.

Eh! pourquoi donc? Vous avez une grande fortune : il faut en jouir. A quoi bon entasser vos richesses?

FERVAL, à part.

Dans le fait, je commence à croire que c'est inutile.

Pourquoi vous priver de toutes les douceurs de la vie? car vous ne vivez pas, mon père; je vous vois d'ici confiné dans votre vieux château... Bon dieu! quelle existence! se ranger autour d'un grand feu, faire l'ennuyeuse partie, étudier la gazette, être à table depuis le matin jusqu'au soir: ne voilà-t-il pas, en deux mots, les amusemens de la campagne?

Il a parbleu raison. (à part.) L'étourdi. (haut.) La peinture est d'une fidélité...

ST-ROMAIM.

Vive Paris!.. Ce n'est que là qu'on connaît le prix de la vie. C'est un tableau toujours mouvant, une scène toujours variée. L'événement du jour y fait oublier celui de la veille. L'un s'enrichit, l'autre se ruine. Une pièce nouvelle tombe aujourd'hui; une autre tombera demain : c'est délicieux. Je ne vous parle pas de toutes les merveilles que l'art fait éclore. Jamais de dégoût, jamais d'ennui, et des femmes charmantes! les plaisirs s'y succèdent avec les saisons. L'esprit, le cœur, les yeux, tous les sens y jouissent à la fois. En un mot, la vie s'y écoule comme un lieureux songe, et la faulx des tems y est cachée sous des fleurs.

FERVAL.

Pour le coup, mon ami, tu m'enchante. (à part.) Je suis indigné. (haut.) Voilà le tableau le plus séduisant...

ST-ROMAIN.

Allons, mon père! décidez-vous; devenez habitant de Paris. (24)

FERVAL.

Franchement, ça ne te ferait pas de peine.

J'en serai charmé, vous dis-je.

FERVAL.

Parbleu! je suis ravi de t'entendre, car, s'il faut te l'avouer, je venais à Paris dans l'intention de m'y fixer.

ST-ROMAIN.

Est-il possible?

Oui, depuis long-tems la campagne m'ennuie. Mais ce que tu auras de la peine à croire, c'est que

je ne savais comment t'annoncer mon projet.

Eh! pourquoi donc ?.. J'en serai enchanté, je vous le répète.

DUO.

Eh bien! donc, c'en est fait, et j'en crois tes avis.

Quoi! mon père, il est vrai, vous vivrez à Paris?

J'habiterai Paris.

8T-ROMAIN. Qu'une douce et tendre folie

Appelle les jeux et les ris. La galté prolonge la vie, Et le plaisir n'est qu'à Pari

Et le plaisir n'est qu'à Paris.

Mais les dépenses?..

ST-ROMAIN. Vous en ferez.

Coogrand.

Et les finances ?..

~~ , ST-ROMAIN.

Vous en aurez. Croyez-m'en donc sur ma parole; Manquerez-vous jamais d'argent?

FERVAL.

Pour empêcher qu'on ne me vole...

ST-ROMAIN. Eh! vous prendres un intendant.

PERVAL. C'est différent, je suis tranquille.

ST-ROMAIN.

Ah! croyes-moi, dans votre asile. Les jeux, les ris embelliront vos jours. Je ne parle pas des amours...

> PERVAL. Eh! pourquoi donc supprimer les amours? Ils font encor le charme de mes jours. ST-ROMAIN.

Vraiment, ils font encor le charme de vos jours? ENSEMBLE.

ST-ROMAIN.

FERVAL.

Allons, qu'une douce folie Qu'une douce et tendre folie Appelle les jeux et les ris. Appelle les jeux et les ris. La gaité prolonge la vie, La gaîté prolonge la vie, Et le plaisir n'est qu'à Paris. Et le plaisir n'est qu'à Paris. ST-ROMAIN.

En tous lieux je vous mène; Toujours nouvelle scène.

FERVAL.

Toujours nouvelle scène. ST-ROMAIN.

Aujourd'hui concert, bal, Demain le docteur Gall. Et la pièce nouvelle Et jeux à Bagatelle; Athénée, Opéra, Wauxhall et cœtera.

FERVAL et ST-ROMAIN.

Le plaisir nous rassemble; Soyons toujours ensemble.

FERVAL.

Près de toi...

ST-ROMAIN.

Près de moi...

ENSEMBLE.

Qu'une douce et tendre folie, etc.

FERVAL.

'Allons, c'en est fait; dès aujourd'hui, je prends une maison.

ST-ROMAIN.

Dès aujourd'hui? Ah! pourquoi Armand n'est-il pas ici? il vous donnerait des idées excellentes; car il a un goût, un tact... Mais je vais l'appeler... il loge chez moi.

FERVAL.

Ah! il loge chez toi.

ST-ROMAIN.

Oui; il a bien voulu accepter la moitié de mon appartement. Je cours le chercher. En attendant, je vais vous envoyer mon valet-de-chambre, homme précieux, excellent serviteur... C'est Armand qui me l'a donné. Vous l'emploierez pour vos premiers frais d'établissement. Il s'arrangera avec le sellier, le maquignon, le décorateur. Il composera votre domestique; enfin vous pouvez être sûr qu'il traitera vos affaires comme les miennes.

FERVAL.

Comme les tiennes.... On ne peut pas mieux dire.

Je présume bien que vous faites comme moi ; vous ne descendez pas à de pareils détails. Non assurément. Fi donc!

ST-ROMAIN.

Dans un instant. Labrie va se rendre à vos ordres. Moi, je vous le répète, je vole auprès d'Armand, je vous le ramène, nous faisons nos petits arrangemens. Aujourd'hui vous avez une maison, demain vous faites des visites, après demain vous donnez une fête, et, dans trois jours, tout Paris aura les yeux sur vous. Adieu, mon père, adieu.

(Il sort par le fond.)

### SCÈNE XI.

FERVAL, seul.

Bon dieu! quel esprit léger! quelle tête. Envoyez donc les jeunes gens se former à Paris... Ah! combien je me reproche!.. Mais rien n'est désespéré encore... Le cœur est bon.... Poursuivons mon projet. La leçon sera forte; mais elle est nécessaire. Ah! voici un des honnêtes conseillers de monsieur mon fils. Il faut d'abord le défaire de ce coquin-là.

# SCÈNE XII.

LABRIE, FERVAL.

JABRIE.

Monsieur, me voilà à vos ordres. Mon maître m'a dit...

Perval.

Oui, j'ai besoin de tes services.

Monsieur, trop heureux...

PERVAL.

J'ai confiance en toi. Au premier coup-d'œil, je t'ai trouvé l'air d'un garçon honnête. (28)

LABRIE.

Ah! monsieur, il ne faut pas me regarder deux fois... monsieur a besoin de quatre ou cinq domestiques?

FRRVAI..

Comment! quatre ou cinq... Vingt.

LARRIE.

Vingt! mais monsieur prend donc une maison considérable?

FERVAL.

C'est ce que je cherche. En connais-tu une?

LABRIE.

Attendez, monsieur... Justement... c'est cela. J'ai ce qu'il vous faut. Une habitation délicieuse... un vrai bijou... des décors d'une fraîcheur... des salons d'une magnificence... des boudoirs... Ah! c'est un des plus riches banquiers de Paris qui l'a fait arrauger pour lui.

FERVAL.

Il s'y sera ruiné, sans doute?

LABRIE.

Au contraire, monsieur, il y a manqué. Depuis ce tems il ne l'a plus trouvée assez belle, et voilà pourquoi elle est vacante.

FERVAL.

C'est fini; elle me convient ; je la prends.

LABRIE.

Elle est à louer ou à vendre.

FERVAL.

Eh bien! je la loue où je l'achète.

Oh! oh! (hout.) Quelle livrée veut prendre mon-

sieur?

La plus belle, la plus éclatante.

'LABRIE.

Ecarlate .. j'entends... Vingt domestiques... dans trois jours tout sera prêt.

Comment trois jours! c'est trop long. Des aujourd'hui je veux briller.

LABRIE.

Monsieur sera satisfait. Je vais m'adresser à un honnête costumier de mes amis, qui me louera une livrée, en attendant que le tailleur ait terminé la vôtre.

FERVAL.

Justement, c'est cela.

Quant au choix de vos gens, reposez-vous sur moi. Je connais tous les bons sujets de Paris. Cependant il sera nécessaire que vous ayez à la tête de votre maison un homme ferme, vigilant, honnête...

FERVAL.

Je l'ai trouvé... ce sera toi.

Moi! monsieur; et mon maitre?

Combien as-tu de gages chez lui?

i as-tu de gages chez lui:

Mais, monsieur, il me promet quinze cents francs.
FERVAL.

Moi, je te donne cent louis.

Monsieur, ce n'est pas l'intérêt-

... Digitized by CTOO TERVAL.

En voilà vingt-cinq d'avance.

( 3o )

Il faut que vous soyez son père, pour que je les accepte.

FERVAL.

Le brave garçon!

LABRIE.

Oui, monsieur, tel que vous me voyez, j'ai

refusé des Russes, des Anglais, et jusqu'à des dames de l'opéra... Or, vous savez que ce sont d'excellentes conditions. Mais je suis tellement attaché à monsieur votre fils...

Sois tranquille, j'arrangerai cette affaire avec lui.

Sans doute vous logerez ensemble?

Non, je te l'avoue; nous pourrions nous gèner mutuellement.

Monsieur songe à tout. Oui, dans le fait, c'est une précaution fort sage.

FERVAL.

Je n'ai pas besoin de te recommander d'être fidèle... discret...

Oh! pour discret, monsieur, c'est mon fort.

Monsieur n'a plus rien à me dire?

Ah! j'oubliais une chose essentielle... J'ai amené avec moi une jeune orpheline fort intéressante, dont je prends soin.

#### LABRIE.

Oui, monsieur, j'entends..: Habitera-t-elle la même maison que monsieur?

Sans doute. Elle en fera les honneurs. Je te recommande d'avoir pour elle tous les égards, toutes les attentions... Je l'aime beaucoup.

ARIBE.

Oui, monsieur, j'entends.

FERVAL,

Mon fils ne la connaît pas; je ne lui en ai point e encore parlé. Mais je vais la chercher à l'instant dans l'hôtel où je suis descendu, et je la lui présene terai. Tu viendras nous rejoindre ici, et nous en partirons pour aller voir ma maison.

LABRIB.

Oui, monsieur, j'entends. Sur ce chapitre-là, vous pouvez être bien sûr... Demandez à monsieur votre fils.

FERVAL.

Je devine le coquin... André ?...

Monsieur ...

FERVAL.

Tu vas me suivre pour porter nos bagages.

Oui, not' maître.

FERVAL.

Labrie, je te recommande ce garçon-là... Il a besoin d'être un peu formé.

Comment done? monsious

Comment donc? monsieur. Mais il est plein de dispositions. Il est grand, bien bâti... Nous en ferons un beau coureur.

FERVAL.

Il est un peu novice.

LARRIE.

Oh! soyez tranquille, monsieur. Demain vous ne le reconnaîtrez pas. Avec un tailleur, un homme est bientôt formé à Paris.

PRWAT.

Adieu; je vais chercher Pauline et je reviens dans l'instant.

TABRIE.

Ah! elle s'appelle Pauline.

FERVAL.

Encore une fois, de la prudence, de la discrétion.

Oui, monsieur, j'entends.

ANDRÉ.

Je me recommande à vous, monsieur Delabrie.

### SCÈNE XIII.

ST-ROMAIN, LABRIE, au milieu, ARMAND.

Eh bien! Labrie, mon père?...

LARRIE.

Votre père, monsieur? c'est un homme charmant.

ARMAND.

Eli bien! il veut donc se lancer? je trouve cette idéa-la fort gaie, moi.

LABRIE.

Ah! monsieur, vous ne vous figurez pas la depense qu'il va faire. Vingt domestiques, chevaux, équipages, une grande maison, un train de prince, en un mot.

ARMAND.

Comment donc! mais voilà des principes : c'est delicieux!

( 33 ) st-romain.

Tu vois que je ne t'avais pas trompé.

LABRIE, pleurant.

Monsieur, c'est avec douleur... que je vous an-

Monsieur, c'est avec douleur... que je vous annonce une séparation cruelle... st-aomair.

Que veux-tu dire?

Je ne suis plus à votre service.

ST-ROMAIN.
Pourquoi donc?

ıπ

e C

5

(15)

LABRIE.

Monsieur votre père m'a nommé son intendantgénéral.

général.

ARMAND.

Voilà une maison qui sera bien administrée.

ST-ROMAIN.

Comment malheureux!... Tu m'abandonnes?... Eh bien! attachez-vous donc à vos gens.. Un ingrat... qui me doit tout.

LABRIE.

Ah! monsieur, yous pourriez retourner la phrase.

8T-ROMAIN.

Maraud!

Mais en vérité, mon cher St-Romain, tu n'as pas plus de raison qu'un enfant. Tu devrais être en-

plus de raison qu'un enfant. Tu devrais être en chanté. C'est ce qui peut t'arriver de plus heureux.

ST-ROMAIN.

Comment?

ARMAND.

Si tu avais la moindre idée en politique, tu sentirais la nécessité d'avoir auprès de ton père un homme à toi, un agent accrédité. Eh bien! le voilà trouvé.

Mais sanadoute. Voilà la raison. Sans cela, tous les trésors du monde...

esors du mondo...

Je suis étonné... LABRIE. Dites-donc, monsieur. Mais c'est un lurron que

monsieur votre père.

ARMAND.

Comment?

Je vais vous apprendre une chose qui vous étonnera bien.

Qu'est-ce?

Il a avec lui une jeune personne!...

Une jeune personne. .

Oui, une orpheline dont il prend soin.

C'est cela. Une infortunée... Des parens victimes des circonstances... On connaît ces romans-là.

Est-il bien possible?

LABRIE.

Il est allé la chercher, et va vous la présenter dans un instant Elle doit habiter la même maison que lui.

Elle en fera les honneurs... Elle est très-jolie. sr-aomain. Parbleu! je suis curieux de la voir. LABRIE.

Vous pensez bien qu'i m'a recommandé la plus grande discrétion.

ARMAND.

Eh bien! mon ami, c'est charmant. Que de bonnes fortunes à la fois! une grande maison, qui sera la nôtre; des fêtes que nous donnerons; des chevaux que nous monterons; une femme charmante...

LABRIE.

Silence! la voici. Je me retire, et vais m'occuper de mes nouvelles fonctions.

# SCÈNE XIV.

ANDRÉ, PAULINE, FERVAL, ST-ROMAIN, ARMAND; André, Ferval, Pauline entrent par le coté à droite du Thédtre. André porte une valise et un porte-manteau.

FINAL.

ARMAND et ST-ROMAIN.
Je l'aperçois; elle s'avance;
Elle paraît vraiment fort bien.

Viens, mon enfant; de l'assurance; Auprès de moi tu ne crains rien.

PAULINE.

PERVAL.

Près de vous je suis toujours bien.

Bon! ils vont faire connaissance.

D'être indiscret garde-toi bien.

ANDRÉ.

Ah! soyez sûr de ma prudence; Non, monsieur, je ne dirai rien.

ENSEMBLE.

Son aspect et me trouble et m'agite;

(36)

Malgré moi mon cœur bat et palpite, Et mes sens tout-à-coup sont saisis.

PERVAL.

Bon! Bon! l'épreuve commence. Ils s'observent en silence. Déjà tous deux sont épris.

ARMAND.
Elle est vraiment jolie.
Sa grâce, sa fraîcheur,
Son air de modestie
Pourraient charmer un cœur.
Soit dit sans flatterie,
Ton père est amateur.

ANDRÉ.

Ah! dieux! quelle ville charmante
Tout me séduit et tout m'enchante.
Point de travail, point de soucis:
Ah! quel plaisir d'être à Paris!

Mon fils, je viens vous présenter Une personne qui m'est chère. Je la chéris ainsi qu'un père, Et vous devez la respecter.

ST-ROMAIN.

D'obéir à l'ordre d'un père, Madame, il me sera bien doux.

Ah! monsieur, pour moi, c'est un frère Que j'espère trouver en vous.

ST-ROMAIN, à Armand. Entends-tu? c'est l'inconnue...

ARMAND.
Allons donc, tu perds l'esprit.

Eh mais ! tu ne l'as pas vue.

A sa voix je l'ai reconnue.

ARMAND.
C'en est fait, il perd l'esprit.
FERVAL, PAULINE et AMDRÉ.
Il a l'air tout interdit.

ENSEMBLE. ST-ROMAIN, PAULINE.

Son aspect et me trouble et m'agite; Malgré moi mon cœur bat et palpite, Et mes sens tout-à-coup sont saisis.

ARMAND, à Fergal.
Elle est vraiment jolie.
Sa grâce, sa fraîcheur,
Son air de modestie
Peuvent charmer un cœur.
Soit dit sans flatterie,
Yous êtes amateur.

FERVAL.

La trouves-vous jolie? C'est pour elle un bonheur. Car vous, sans flatterie, Vous êtes connaisseur.

### SCÈNE XV.

LES Mêmes, LABRIE entre.

Monsieur, votre maison est prête; On peut l'habiter à l'instant A vous recevoir on s'apprête; De mon choix vous serez content.

ANDRÉ.

Et mon habit, monsieur Labrie ?..

LABRIE.

Vous alles être beau garçon.

FERVAL.

Mes chers amis, je vous en prie,
Venez me voir dans ma maison.

Et le plaisir et la folie Y seront toujours de saison.

(A Pauline.)
Rassure-toi, ma chère amie;
Je te croyais plus de raison.

ARMAND.

Oui, nous irons vous rendre hommage. Heureux espoir P doux avenir! Chez vous sera toujours l'image Et de l'amour et du plaisir. ( A St-Romain. )

Quel réveur! allons, courage! Eh! pourquoi donc toujours languis?

Chaque jour nouvelle fête
Ou nouveau plaisir s'apprête.
Vous bannires
Nous bannirons
les ennuis,
Vous aures
Nous aurons beaucoup d'amis.
Et nous verrons tout Paris.

Chaque jour nouvelle fête
Ou nouveau plaisir s'apprête.
Point d'ennui, point de soucis;
Du bon vin, de beaux habits:
Quel plaisir d'être à Paris.

Oui, voilà bien sa tournure; C'est sa taille, son maintien. Quelle étonnante aventure! Vraiment, je n'y conçois rien.

Ah! dieux quel tourment j'endure Et quel supplice est le mien!

Adieu, messieurs, je vous en pries Venez me voir dans ma maison.

Nous irons sans cérémonie, Et nous verrons votre maison.

Ah! oui, messieurs, point de façon.

Mais nous, partons pour la maison.

(A Pauline.)

Je te croyais plus de raison.

ARMAND, à St. Romain.

As-tu donc perdu la raison?

Description of the sortent tous par le fond.)

(39)

# ACTE DEUXIÈME.

(La Scène est chez Ferval. Le théâtre représente un salon menblé avec la plus grande élégance.)

# SCÈNE PREMIÈRE.

(Tous entrent par le fond.)

Allons, Labrie, allons, ta fortune commence.
Quel luxe! quel éclat! quelle magnificence!
Mais aussi comme il faut souffrir!
Quel embarras et quel supplice!
Hâtons-nous de nous enrichir
Pour nous retirer du service.

# SCÈNE II.

LE Même, un TAILLEUR, un BOTTIER et un CHAPELIER habillés à la mode, et portant, l'un un frac, l'autre des souliers, et le troisième un chapeau. Ils entrent par le fond.

TOUS TROIS.

Monsieur, nous apportons, d'après votre demande, Divers objets du goût le plus nouveau.

LABRIE.

Voyons. Ah! quel chapeau! que la forme en est grande!

LE CHAPELIER.

C'est qu'il est à la russe.

LABRI

Il me paraît fort beau.

(Il le met sur sa téte.)

Hen! comment me va-t-il?

TOUS

Ah! que vous êtes beau!

Chacun de vous est fort habile. Messieurs, entrez. Grâce à votre art, Vous changeres un campagnard En agréable de la ville.

Le Tailleur, le Chapelier, le Cordonnier entrent dans un cabinet à droite du théâtre.)

> J'entends encor quelqu'un venir, Quel embarras et quel supplice! Il faut bien vite m'enrichir Pour me retirer du service.

### SCÈNE III.

LABRIE, UNE COUTURIÈRE, UNE LINGÈRE et UNE MARCHANDE DE MODES, portant des dentelles, des robes et un chapeau. Elles entres du fond.

TOUTES.

Monsieur, nous apportons, d'après votre demande, Des robes, des chapeaux, fabriqués chez Leroi.

Voyons. Ah! quel chapeau! la forme en est bien grande! Il doit être à la russe, il semble fait pour moi.

LES DAMES.

Ah! ne profanez pas les œuvres de Leroi.

Entrez ici, jeunes fillettes, A vous la beauté va s'offrir. Mais par le charme des toilettes Vous allez encor l'embellir. On vient... c'est à ne plus finir.

(Elles entrent dans un cabinet à gauche.)

### SCÈNE IV.

LABRIE ET LES VALETS DE PIED, en habits écarlate galonnés.

LES VALETS.

Tous les valets de pied présentent leurs hommages Et leur profond respect à monsieur l'intendant.

LABRIE, les inspectant.

Ils ne sont pas fort mal, je suis assez content.

Si monsieur l'intendant voulait fixer nos gages.

TABRIR.

Vous le saurez demain : chacun sera content.

### SCÈNE V.

LES MÉMES, UN COCHER, DEUX PALFRENIERS, DEUX JOCKEIS et un PIQUEUR. Us entrent tous par le fond.

TOUS.

Salut à monsieur de Labrie.

Ah! ah! fort bien! c'est l'écurie.

LES PIQUEURS.

Receves les respects de toute l'écurie.

LABRIE.

J'accepte les respects de toute l'écurie.

( Au Cocher. )

Pour l'avoine et le foin nous nous concerterons.

LE COCHER.

Oui, nous partagerons.

### SCÈNE VI.

LES MEMES, ANDRÉ, UN MAITRE - D'HOTEL, UN CHEP DE CUISINE et TROIS MARMITORS.

ANDRÉ, en coureur, avec une canne à pomme.

Mon dieu! que je luis beau! que j'ai donc bonne mine!

(42)

Tous LES DOMESTIQUES, rians.

Ah! la drôle de mine!

LABRIE.

Respectez le coureur... mais voici la cuisine.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Je suis le maître-d'hôtel.

LABRIE.

Si j'en crois l'apparence

Et votre ample rondeur, ah! nous ferons bombance.

Toys.

Oui . nous ferons bombance.

Ah! comme nous boirons!

Comme nous mangerons!

Comme nous dormirons!

J'entends et je prétends que l'on soigne ma table. Je veux des mêts exquis et des vins toujours frais. Et comme il faut, en tout, se montrer équitable,

2

Qu'on me serve d'abord, et les maîtres après.

Sortez.

Tous, sortant.

Quelle jouissance!

Nous ferons tous bombance.

Ah! comme nous boirons!

Comme nous mangerons!

Comme nous dormirons!

(Ils sortent lous.)

SCENE VII. LABRIE, ANDRÉ.

LABRIE, ANDRÉ.

Toi, reste... j'ai à te parler un moment. Le maître a de la bienveillance pour toi; cela fait que je t'aime beaucoup.

Ah! monsieur Labrie, que vous êtes bon! on voit ben que c'est le cœur qui parle. LABRIE.

Je te prends sous ma protection.

ANDRÉ.

Oh ben! c'est bon, je sommes ben tranquille.

Ah! quelle manière de parler! tu me déchires le timpan. Il faut que tu apprennes à t'exprimer d'une manière moins triviale. Tu fais à chaque instant contre la langue des fautes... conséquentes.

Ah! dame moi, je parlons à la bonne franquette.

C'est bon pour le village. Mais à la ville on ne parle pas comme cela. Allons, tiens-toi donc mieux; prends un air digne..., la démarche haute. A ta mine simple et bonace on te prendrait pour le domestique d'un petit bourgeois ... tu as un air trop familier, trop populaire.

ANDRÉ.

Ah! c'est vrai; je ne suis pas fier d'abord.

LABRIE.

Eh bien! tant pis pour toi.. mais voici monsieur.. silence! allons, tiens-toi bien, les pieds en dehors, la main droite appuyée sur ta canne, la tête haute.

### SCÈNE VIII.

LES MêMES, FERVAL, LE TAILLEUR, LE CORDONNIER, et LE CHAPELIER.

FERVAL, habillé à la mode.

Eh bien! messieurs, vous dites donc que cela ne me va pas mal. Parbleu! je suis impatient de me faire voir.

ANDRÉ, éclatant de rire.
Quoi! not' maître, c'est vous?... Ah! mon dieu,

queu mine vous avez comme çà! Ah! ah! ah! que vous êtes donc drôle!

PERVAL . riant.

Ah! mon Dieu, je crois que c'est André. Oh! mon pauvre garçon, qu'est-ce qui t'a fagoté de la sorte? tu as bien l'air d'une caricature.

as Dien I air a and carrestale.

Non, not' maître, ce n'est pas comme ça que je m'appelle... je sis coureu.

LARRIE.

Allons, tais-toi... mousieur est à merveille.

LE TAILLEUR. N'est-il pas vrai? comme cet habit fait ressorts l'élégance de la taille!

FERVAL.

Il est un peu court.

Comme ce chapeau embellit le regard!

FERVAL.

Il est un peu long.

LE CORDONNIER.

Comme ce soulier rend le pied gracieux!

rend le pied gracieux

FERVAL.

Il est un peu étroit... il me gêne... j'aime être à
mon aise.

LABRIE.

Ah! monsieur, c'est du plus mauvais ton.

FERVAL

Oui... c'est du mauvais ton ?... A la bonne heure-Pourtant j'aurai de la peine à marcher.

LE CORDONNIER, avec fierté.

Je le crois bien, monsieur. Vos souliers ne sont a
pas faits pour cela. Je ne chausse point les gens qui
marchent.

ļ., Monsieur, je vous demande bien pardon. Mon intention n'était pas de vous humilier. . A propos, mesmaieurs, il faut que je vous solde vos mémoires.

TOUS TROIS.

Ah! fi dono!

LE TAILLEUR.

13 Nous ne recevons pas si peu d'argent à la fois.

LE CORDONNIER. Cela se trouvera avec autre chose.

LE CHAPRLIER.

Cela regarde monsieur votre intendant.

Comme il vous plaira, messieurs.

PERVAL. TARRIE.

Oui, oui, c'est de ma conpétence. J'arrangerai tout cela.

LE TAILLEUR, donnant à André un paquet entouré d'un mouchoir de soie.

Coureur, portez ceci dans mon cabriolet.

A WDRÉ.

Dans son cabriolet!.. Tiens, est-ce que les tailleurs vont en voiture à Paris?

FERVAL.

Pourquoi pas? Il y a tant d'honnêtes gens qui vont à pied.

LABRIE.

Sans doute. Ces messieurs prennent voiture pour épargner le temps. C'est maintenant la mode à Paris. On fait ses affaires le plus vite qu'on peut.

C'est fort naturel. Allons, messieurs, sans adieu.

LABRIE.

Vous verrez souvent ces messieurs, car les modes sont très-changeantes.

LE CHAPELIER.

Oui, la forme des chapeaux est menacée de queque variation pour le moment.

LE TAILLEUR.

Nous avons comité demain, pour simplifier la coupe des habits.

LE CORDONNIER

Il se prépare une grande révolution dans l'art de la chaussure.

FERVAL.

Oh! soyez tranquilles Je me tiendrai au courant des modes, j'aurai les gravures.

Monsieur, nous avons l'honneur...

FERVAL.

Au plaisir... Labrie, reconduis ces messieurs. Vois si mes voitures sont arrivées, et tu viendras ensuite prendre mes ordres.

### SCÈNE IX. FERVAL, seul.

Enfin me voilà seul... je respire... je n'ose en vérité pas me regarder. Je me fais pitié à moi-même. C'est égal. Je connais le caractère de St-Romain, et je persiste à croire que j'ai pris le bon moyen. Toutes mes actions sont bien folles, bien extravagantes; mais je m'estime fort heureux, si, en paraissant ridicule pendant un jour, je peux empêcher mon fils de l'être toute sa vie. Ah! que je hais tout ce bruit,

tout ce fraças, et combien il me tarde de retourner

dans ma paisible demeure!

#### (47)

#### ROMANCE.

Asile où règne le bonheur,
Séjour de paix et d'innocence,
Malgré l'éclat de l'opulence,
Vous pouvez seuls plaire à mon cœur.
Oui, de mon riant hermitage
Je connaitrai bien mieux le prix,
Et quitterai sans nuls soucis
Le brillant hôtel de Paris,
Pour l'humble maison du villege.

O toil que j'aime avec ardeur, Mon fils, écoute ma prière, Promets-moi de suivre ton père, Et rien ne manque à mon bonheur. Moment charmant! heureux voyage! Ah! si mes vœux sout accomplis, Entre mes deux enfans chéris, Dès demain je quitte Paris Et prends le chemin du village.

### SCÈNE X.

#### FERVAL, LABRIE.

Monsieur Armand et monsieur de St-Romain.

FERVAL.

Mon fils!.. Un moment... Avant de l'introduire, àis venir tous mes gens en grande tenue. «(Ici tous les domestiques entrent et se rangent en oerele dans le salon.)

#### SCÈNE IX.

LES Mêmes, St-ROMAIN, ARMAND.

ST-ROMAIN.

Parbleu! mon père, on a bien de la peine à pénétrer jusqu'à vous. Google ( 4º /

#### FERVAL.

Touchez-là, mon cher ami; j'étais bien impatient de vous voir.

ST-ROMAIN.

Mais, mon père, vous voilà dans le dernier genre. ARMAND.

Cela vous sied à ravir. Vous n'avez que vingt ans... ma parole d'honneur.

FERVAL.

Eh bien! Comment trouvez - vous mes appartemens?

ARMAND.

Fort beaux. Votre livrée est du meilleur goût.

·FERVAL.

Oh! vous ne voyez rien. Ce n'est qu'un commencement. Mais dès demain je m'occuperai de monier ma maison. (Ici les domestiques sortent.) Je vous consulterai sur tout, mon cher Armand; car vous avez un tact... Mon fils me l'a dit.

ARMAND.

Oui, j'ai toujours eu le sentiment des beaux arts-ST-ROMAIN.

Ah! je vous en réponds mon père: vous pouvez vous adresser à lui.

FERVAL.

D'abord il me faut des équipages, des chevaux... ARMAND.

Je vons les choisirai. Depuis vingt ans, j'aieu affaire à tous les selliers de Paris. FRRVAT ..

Un cabinet de tableaux, de statues...

ARMAND.

Je m'en charge; je suis lié avec tous les artistes.

(49)

FERVAL.

Des vases étrusque, des médailles...

ARMAND. A merveille. J'ai un parent qui est un des premiers antiquaires du monde.

Une belle bibliothèque...

ARMAND. FERVAL.

Oui, en acajou... je verrai Jacob.

De bons livres...

ARMAND.

9

2

W

į En maroquin... dorés sur tranche. Je connais un libraire qui vous les fournira à la toise.

FERVAL. Parbleu! mon ami , vous êtes un homme précieux ,

universel, vous avez des connaissances partout. ARMAND. Oui, je suis assez répandu.

AIR.

Courant toujours nouvelles fêtes, Faisant toujours d'autres conquêtes, Je sais charmer tous mes loisirs. Ennemi de la tristesse, Je concilie avec adresse Les affaires et les plaisirs.

En charmant ainsi ses loisirs, Ah! qu'il doit avoir de plaisirs! ARMAND.

Matin et soir je cours la ville, Je joins l'agréable à l'utile. Je ne connais pas un salon Où m'avoir ne soit du bon ton. Parlant de danse et de musique, De modes et de politique,

Partout on vient me consulter. Voilà comme il faut exister. Courant toujours nouvelles fêtes, etc.

Ches la dévote je soupire, Ches la prude c'est un délire; Profond avec l'homme d'état Et grave evec le magistrat, Tour-à tour je blame ou je loue Et je sais passer sans effort De l'académie où l'on joue, A l'académie où l'on dort. Courant toujours nouvelles fêtes, etc.

#### FERVAL.

Ah! vous êtes un homme unique, charmant, délicieux... je ne veux plus que vous me quittiex.

ARMAND.

Pardon. Il faut pourtant que je m'échappe une minute.

FERVAL.

Déja? oh! vous êtes bien cruel.

ARMAND.

J'ai cent louis à prendre chez mon homme d'affaires et je reviens à l'instant.

FERVAL.

Comment! vous me quitteriez pour cent louis;

ARMAND.

C'est différent; je ne vous quitte plus.

, ST-ROMAIN, à part.

Bon! il paiera mes dettes.

PERVAL, à Armand.

Je l'ai resolu , je veux être votre ami.

Monsieur. Google

(51)

#### FERVAL.

Mais... votre ami intime.

ARMAND.

Je suis déjà le vôtre.

FERVAL.

Dites-moi, mon cher Armand; que ferons-nous d'ici à demain? Amenez-moi du monde pour passer la soirée.

#### ARMAND.

Reposez - vous sur moi. Vous aurez la meilleure compagnie de Paris.

ST-ROMAIN,
Mais, mon père, il me semble qu'il vaudrait mieux
attendre à demain.

FERVAL.

Oh! point de retard. Je suis pressé de jouir. Il y a trop long-temps que je vis renfermé comme un hibou. J'ai peur de m'ennuyer.

ARMAND.

Vous avez raison. Amusez-vous, jonissez, dépensez. Quand une fois on est lancé, il ne faut pas faire les choses à demi.

PERVAL.

Eh bien! voilà des principes. Nous souperons, nous jouerons, nous danserons.

ST-ROMAIN, joyeux.

Comment! mon père, nous danserons? Oh! c'est charmant. (à part.) Si je pouvais profiter de l'occasion pour parler à Pauline.

PERVAL, à Armand.

Ah ça! je veux beaucoup de monde.

ARMAND. Soyez tranquille. Firai à la sortie de l'Opéra ; je vous amenerai tous les oisifs qui s'y trouvent, et je vous réponds que vous aurez nombreuse société.

Holà! mes gens... (Labrie et André entrent par le fond.) Labrie, j'aurai ce soir beaucoup de monde à souper; donne des ordres à mon maître-d'hôtel, pour que tout soit servi avec la plus grande profusion... Ma voiture est-elle prête?

andré.

Oui, not' maître, j'vas courir devant.

LARRIR.

Monsieur, vons avez-là trois belles voiture de remise, selon vos désigs. Elles ne vous coûteront que dix louis par jour.

FERVAD.

Eh bien! ce n'est pas cher.

ARMAND.

Non, si elles sont à la mode. (à part à Ferval.) Méfiez-vous de ce coquin-là.

FERVAL.

Mes amis, je vous laisse. Mais je reviendrai bientôt. Songez à la danse, à la musique... Soyez les ordonnateurs de la fête, et surtout n'éparguez rien. Que l'argent ne vous retienne pas et que demain on ne parle dans tout Paris, que de ma grandeur et de ma magnificence.

André, courant devant Ferval.
Attendez donc not' maître. (Ils sortent.)

### SCÈNE XII.

# ARMAND, ST-ROMAIN.

Eh bien! mon ami, tu dois être enchanté. Voils un père qui te fera honneur dans le monde.

#### ST-ROMAIN.

Oui, mais ne vas pas lui faire faire des folies... Il me semble qu'il va un peu vite.

ARMAND.

Sois donc tranquille... Cela se calmera... Il a été si long-temps économe. Il est bien naturel qu'il soit d'abord un peu prodigue. C'est un fleuve long - temps retenu qui s'échappe avec violence, mais qui reprendra tout doucement son cours.

ST-ROMAIN.

Ecoute-donc; c'est que si cela allait trop loin, j'en serais la première dupe.

ARMAND

Dans le fait, ton père ne pouvait pas vivre plus long-tems comme un Anachorete.

ST-ROMAIN.

#### Comment?

#### ARMAND.

Tu te figures donc bonnement que c'est pour tes beaux yeux qu'il a changé tout-à-coup de manière de vivre? Mais point du tout.

#### ST-ROMAIN.

En esset, je me rappelle. Il vient de me dire toutà-l'heure que depuis long-tems son intention était de se fixer à Paris.

#### ARMAND.

C'est cela, la petite personne s'ennuyait à la campagne; elle aura voulu briller sur un plus grand thédre, et ne pouvant pas décemment ruiner ton père en province, c'est à Paris qu'elle a réservé cet honneur.

ST-ROMAIN.

Comment?.. Tu crois?...

ARMAND.

J'en suis sûr... Ces femmes - là sont si adroites... Oh! il y a long-tems que je les connais. ST-ROMAIN.

Tu as beau dire; celle-ci a un air si simple, si modeste, un maintien si décent, une physionomie si douce...

ARMAND.

Ah! elle ne joue pas mal son rôle... Mais je crois que tu en es vraiment amonreux. ST-ROMAIN.

Mon ami, on ne m'ôterait pas de l'idée que c'est l'inconnue du bal.

ARMAND. Allons, voilà son accès qui le reprend... Eh bien! fais-lui la cour. ST-ROMAIN.

Oh! non. Je crains ... ARMAKD.

Veux-tu que je la lui fasse? je ne m'amuserai pas à soupirer, à languir... Sois tranquille. ST-ROMATM.

Arrête, mon ami Si elle est vertueuse, je ne dois lui offrir q'un amour pur et délicat. Si, au contraire, tes soupcons sont fondés, elle est indigne de moi. ARMAND.

C'est superbe. Mais je l'apperçois cette tendre orpheline, et, en ami généreux... Je te laisse avec elle. ST-ROMAIN.

Ah! oui . vraiment, c'est elle-même. ARMAND.

Comme te voilà troublé!.. Je gage que tu sens palpiter ton cœur... Allons-donc, enfant... Du courage. Ma foi!.. elle est vraiment gentille... Ah ça! dépêche toi de lui plaire, ou bien je t'avertis que je me mets sur les rangs. Arrange-toi!.. Je te donne vingtquatre heures.

### SCÈNE XIII.

ST-ROMAIN, PAULINE, elle sort d'un cabinet à gauche du théâtre.

PAULINE.

Ah! monsieur, pardon, je ne croyais pas.

Eh quoi! mademoiselle, serais - je assez malheureux pour que ma présence... (à part.) Mon trouble me permet à peine de parler.

PAULINE.

Non, monsieur. Mais .. (à part.) Dieux! que je suis émue! en vérité je ne sais que lui dire.

ST-ROMAIN.

Permettez-moi, mademoiselle, de profiter du premier moment où j'ai le bonheur de vous voir seule, pour vous exprimer combien il me sera agréable de me trouver souvent avec vous.

PAULINE.

Monsieur.

ST-ROMAIN.

J'aime si tendrement mon père... je passerai mes jours près de lui... et vous ne le quitterez pas sans doute?

PAULINE.

Oh! non, jamais.

ST-ROMAIN, à part.

Jamais, grand Dieu! (haut.) Vous savez qu'il se fixe à Paris.

Hélas! oui.

(56)

RT-ROMAIN.

Cela vous causerait-il de la peine?

Ah! sans doute, c'est un genre de vie si peu conforme à ses goûts, à son caractère... Il est des plaisirs pour tous les âges... Cette folie brillante qui convient à la jeunesse n'est pas faite pour l'âge mûr. Ne craignez-vous pas de voir votre excellent père en butte aux traits du ridicule, de l'exposer aux railleries

d'un monde frivole.

st-romain, à part.

Que de raison! et j'aurais pu la soupçonner...

Il était si heureux, si respecté, quand nous vivions à la campagne.

ST-ROMAIN. Eli quoi ! mademoiselle, vous n'avez pas été élevée

a Paris.

J'y arrive pour le première fois.

ST-ROMAIN.

C'est singulier... il me semble que je vous ai vue... depuis bien long-temps.

PAULINE.

Vous êtes dans l'erreur.

ST-ROMAIN.

Alı! c'est une erreur sans doute; mais de grâce, ne la détruisez pas : elle me rend si heureux.

PAULINE.

Comment?

ST-ROMAIN.

Oui, mademoiselle, apprenez que des long-temps j'adorais un être idéal, que je me figurais un modèle de grâce, de douceur, de bonté. El bien! cette (57)

femme imaginaire, ce regard plein de douceur... je les vois... ils sont là... devant mes yeux... Ah! pardon, mademoiselle, je m'égare...

En effet, il me semble, monsieur, que tout cela est bien romanesque... et que vous vous êtes un peu écarté de la conversation.

ST-ROMAIN.

Ah! mademoiselle, daignez me pardonner la témérité...

PAULINE.

Quoi! Je vous connais à peine; je vous parle pour la première fois . . . Ah! monsieur j'avais le droit de m'attendre à plus d'égards... D'ailleurs, vous le savez, je dépends de monsieur votre père.

ST-ROMAIN , à part. O ciel! je frémis. (hnut.) Vous dépendez de mon père, dites-vous?

PAULINE. Sans doute. Je lui dois tout; je n'ai que lui dans le monde...

ST-ROMAIN. Eh quoi! vous l'aimez donc?

PAULINE.

Si je l'aime! Ah! pouvez-vous me le demander? ST-ROMAIN.

Vous l'aimez?

PAULINE. Je l'aimerai toute ma vie.

DUO.

PAULINE. Il a pris soin de ma jeunesse; Il me prodigue sa tendresse : Hélas! comment ne pas l'aimer? (58)

ST-ROMAIN.

Ah! juste ciel quelle souffrance! Tachons au moins de me calmer.

moins de me canner.

Il a pour moi tant d'indulgence. Je ne forme pas un désir Qu'il ne s'empresse d'accueillir.

SI-ROMAIN, à part. Je ne puis plus me contenir.

Je ne puis plus me contenir. (Haut.)

Quoi! vous l'aimes!...

Avec tendresse.

ST-ROMAIN. Et près de lui toujours...

PAULINE.

Sans cesse...

ST-ROMAIN. Vous resteres?...

> PAULINE. Je resterai.

Vona l'aimerez!

PAULINE. Je l'aimerai.

ST-ROMAIN à part.
Ah? c'en est trop... affreux mystère!

PAULINE, à part.

Hélas! pourquoi dois-je me taire?

(Haut.)
De grace, calmez-vous, monsieur.

ST-ROMAIN.
Ah! tout l'enfer est dans mon cœur!

ENSEMBLE.

Qu'il est cruel de douter, quand on aime! Un seul soupçon est un tourment affreux. La certitude et l'éxidence même Font moins souffrir, rendent moins malheureux. (59)

PAULINE.

Qu'il est cruel d'affliger ce qu'on aime! Un seul soupçon est un tourment affreux.

La certitude et l'évidence même Font moins souffrir, rendent moins malheureux.

#### ST-ROMAIN.

C'en est fait, je ne puis plus supporter cet horrible doute. Madame, au nom du ciel, apprenez-moi qui vous êtes. Je vous le demande à genoux.

# SCÈNE XIV.

ST-ROMAIN, FERVAL, PAULINE.

FRRVAL.

Eh bien! eh bien! monsieur mon fils.

ST-BOMAIN.

Mon père!.. Je suis perdu.

PAULINE.

Voyez à quoi vous m'exposez.

FERVAL.

Mais non, je t'en prie, continue... Voilà ce qui s'appelle ne pas perdre de tems.

ST-BOMAIN.

Mon père!..

PERVAL

Écoute donc; pour te plaire, je me suis mis à la mode, mais je ne m'y mettrai morbleu pas jusqu'à ce point-là.

PAULINE.

Monsieur je vous prie de croire...

FERVAL.

Rassure-toi, mon enfant : cela n'arrivera plus. Je suis bien sûr que tu as été effrayée de cette brusque déclaration.

(60)

ST-ROMAIN.

Dieux! comme il lui parle.

PRRVAT.

Chez nous autres campagnards, le véritable amour est timide, soumis, respectueux... A la ville, c'est probablement un autre genre. Mais comme on ne peut pas se défaire en un jour de toutes ses vieilles habitudes, nous serons le plus long-tems possible fidèlea à la décance et à la délicatesse.

ST-ROMAIN, à part.

Oh! dieux, qu'il m'humilie!

FERVAL.
Va, mon enfant, tu m'es trop chère, pour que je

ne veille pas à l'avenir sur toi. Mais oublions tout ceci. Je vois que mon fils est honteux de sa conduite, et il serait trop cruel d'ajouter à sa douleur... Parlons d'autre chose, de notre fête de ce soir, par exemple. Je veux que tu éclipses les plus jolies femmes de Paris. En conséquence, voici un petit écrin de

cent mille francs que je te prie d'accepter. ST-BOMAIN, à part.

Un écrin de cent mille francs !.. quelle folie!

PAULINE.

Ah! monsieur, qu'ai-je besoin de ces riches parures? repreuez-les, je vous en supplie. Vos bontés, votre tendresse, voilà les seuls biens que j'attends de vons!

#### PRRVAL.

Non, mon enfant, garde tout cela ... Ah! je ne puis trop faire pour toi... Mon bien, ma fortune, tout ce que j'ai de plus cher au monde, je te le destine. Ou, je veux te rendre la plus heureuse des femmes... C'et (61)

toi qui feras le charme et la consolation de mes vieux jours.

(Il l'embrasse tendrement.)

ST-ROMAIN.

Grands dieux! serait-il possible?

Eh bien! mon fils, qu'as-tu donc? est-ce que tu te trouves mal?

ST-ROMAIN.

En effet, mon père, je ne suis pas bien.

SCÈNE XV.

LES MEMES, LABRIE.

LABRIE.

Monsieur, vos ordres seront exécutés. Vous aurez ce soir la fête la plus galante, la plus délicieuse et la mieux ordonnée. L'artificier et le glacier sont déjà en pleine activité; le restaurateur dresse les tables; le chef de la musique dispose l'orchestre; l'illuminateur prépare les quinquets. En un mot, votre jardin et votre hôtel vont offrir tout ce que l'arta de plus éclatant, et la féérie, de plus merveilleux.

Bravo! Labrie. Si la moindre chose manque, je m'en prends à toi, d'abord.

LABRIE.

Ah! soyez bien trauquille. A propos, monsieur, il y a là un homme qui vous demande avec mystère. Il prétend que vous l'avez fait appeller.

PERVAL.

Sans doute... Je l'ai invité pour ce soir... Mais j'ai deux mots à lui dire auparavant, et je vais le trouver.

Monsieur, qu'avez-vous donc fait de votre cou-

(62)

reur? je ne l'ai pas revu depuis qu'il est sorti aves

FRRVAL.

Ma foi ! je l'ignore. Au premier détour, je l'ai perdu de vue. Il se sera sûrement égaré dans Paris...

J'en suis même inquiet.

Soyez tranquille, monsieur; il se retrouvera. Allez, c'est un gaillard...

Oh! pas si fin que tu le crois .. Allons, mon enfint, vas achever la toilette, pare-toi de tes diamans et, ce soir, tous les yeux seront fixés sur toi.

# SCÈNE XVI.

# ST-ROMAIN, LABRIE.

Ah! Labrie.

Eh bien! monsieur, tout va à merveille...

ST-ROMAIN.

Oui, à merveille. Si tu ne viens à mon secours, je suis un homme perdu.

Monsieur, je vous demande bien excuse; mais je suis tellement occupé de ma fête...

st-ROMAIN. Il s'agit bien de fête...

LABRIE.

Depuis une heure, je ne songe qu'à l'artifice... Et il faut que j'aille.

ST-ROMAIN.
Maraud. veux-tu bien rester.

(63)

Non, monsieur, je ne peux pas vous entendre

serviteur.

dans ce moment-ci. Mon maître a besoin de moi. Monsieur votre père est mon maître; l'obéissance est la première vertu d'un valet; et je suis bien votre

SCÈNE XVII.

ARMAND, ST-ROMAIN.

ST-ROMAIN. Le coquin! le drôle! le misérable! l'infâme!

ARMAND.

Eh bien! mon cher St-Romain, qu'as-tu donc?
on dirait que tu joues les fureurs d'Oreste.

ST-ROMAIN.

Ah! mon ami, tu me vois au désespoir. Je lui ai déclaré mon amour.

ARMAND.

Elle ne l'a pes éconté : io gaze que au transce

Elle ne t'a pas écouté... je gage que tu t'y es mal pris.

Figure-toi qu'au moment où je venais de tomber à ses pieds...

à ses pieds...

ARMAND.

Comment! tu t'es jeté à ses pieds? allons, j'étais sûr que tu avais fait quelque gaucherie.

Pour comble de malheur, mon père m'a surpris.

ARMAND.

Vraiment! Eh bien! ça fait un tableau, c'est dramatique.

ST-ROMAIN.

ST-ROMAIN. Mais tu ne saurais te faire une idée de ma rage, (64)

lorsqu'en ma présence il lui a prodigué les plus grandes marques de tendresse.

Eh bien! m'étais-je trompé sur le compte de l'intéressante orpheline? prends garde à toi, mon pauvre ami, cette femme-là lui fera faire bien des folies.

ST-ROMAIN.

C'est que si mon père continue, personne ne voudra plus me prêter.

Jele crois bien , parbleu! tu seras peut-être obligé de répondre pour lui.

ST-ROMAIN.

J'en ai peur.

ARMAND.

Comment vas-tu t'arranger avec tes créanciers ? Ils sont capables de te faire un procès criminel.

ST.-ROMAIN. Un procès criminel!

on proces criminel:

C'est tout simple. Tu leur promets un père avare, et tu leur fournis un père prodigue... Voilà leur hypothèque à tous les diables.

ST-ROMRIN.

Si tu m'en crois, mon cher Armand, nous parlerons à mon père, nous lui ferons des représentations.

Des représentations... d'un fils à un père!... Ah! mon ami, y penses-tu?

ST-ROMAIN.

Il faut cependant lui dire...

Peine perdue, mon ami. C'est un philosophe que ton père. Il sait que tu dissiperais son bien ; il sime mieux le manger lui-même. Si j'avais un fils comme toi, diable m'emporte si je me donnais la peine d'amasser.

ST-ROMAIN.

Tâchons de trouver un moyen.

ARMAND.

Tout ce que je puis faire pour toi, c'est de lui souffler la petite. Dans le fait, je lui trouve une figure assez drôle.

ST-ROMAIN.

Non, mon ami, je ne le souffrirai pas.

Ecoute-donc il y a urgence... Ton père est encore jeune; il n'a qu'à l'épouser.

ST-ROMAIN.

Croirais-tu hien qu'il vient de lui donner pour cent mille francs de diamans?

ARMAND.

Cent mille francs de diamans! C'est arrêté, mon ami, je l'enlève.

ST-ROMAIN.

Silence; voici mon père.

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, FERVAL.

FERVAL, à part.

Mon ami est bien au fait du rôle qu'il doit jouer ce soir, et cela ira à merveille. (haut.) Ah! vous voilà, mon bon ami, j'étais déjà chagrin de ne pas vous voir. Bon jour... cela n'est pas bien de me laisser seul.

ARMAND.

Que de bonté!oogle

(66)

#### FERVAL.

Non... je vous en veux... dorénavant j'entends que vous n'ayez pas le moindre prétexte pour me quitter. Je vous l'avoue, je ne peux pas me passer de vous. Aussi viens-je vous prier d'accepter chez moi un petit appartement délicieux.

ST-ROMAIN, à part.

Comment!

ABMAND.

Quoi! monsieur...

FERVAL.

Ne me refusez pas, ou nous nous brouillerons.

Ah! ne nous brouillons pas.

Comment! mon cher Armand, tu me quittes

ARMAND.

Oh! il y a long-tems que j'en avais le projet... Ton logement est humide, malsain.... O cie!! il est dix heures passées; je n'ai pas une minute à perdre. Je vole à la sortie de l'Opéra et je vous amène toutes mes connaissances. (à part, en sortant, à St-Romain.) Eh bien! mon ami, c'est charmant. Me voilà logé sous le même toit qu'elle, le roman ne sera pas long.

ST-ROM AIN.

O ciel! que je souffre!

SCÈNE XIX.

FERVAL, ST-ROMAIN.

FERVAL.

En effet, il se fait tard... il faut que je voie si les preparatifs sont terminés.

```
(67)
```

ST-ROMAIN.

Mon père, au nom du ciel, je vous demande un instant d'entretien... il y va de votre fortune, de votre bonheur.

PERVAL.

Oh! oh! voilà qui est sérieux. Allons, parle vite, tu vois que je suis pressé.

tu vois que je suis pressé.

ST-ROMAIN

S'il est permis à un fils tendre et soumis d'élever
la voix, permettez-moi de vous représenter, que ce

grand train, ce nombreux état de maison...

FERVAL.

Sont d'un bon genre, n'est-il pas vrai... Ma foi! je
t'avoue que je commence à y prendre goût.. Mais

personne n'arrive... l'heure s'approche, et je vais...
st-romais.
Encore un moment, je vous en supplie.

FERVAL.
Allons, hâte-toi donc.

5T-ROMAIN.
Vous avez une grande confiance dans Armand?

Ah! sans doute. Quel homme délicieux! quel ami

essentiel!

ST-ROMAIN.

Il est vrai ; mais vous lui avez prêté de l'argent?...

PERVAL.

Oui, j'ai fait comme toi. Tu ne lui en aurais pas prêté, si tu n'avais pas été sûr qu'il te le rendit.

ST-ROMAIN.

Je ne trouve pas cela mal. Cependant vous auriez pu vous dispenser de le loger chez vous.

pu vous dispenser de le loger chez vous.

FERVAL.

Pourquoi donc? tu le logenis bien chez toi.

( 68 )

#### ST-ROMAIN.

oui; mais vous n'habitez pas seul cette maison, et l'homme le plus aimable n'a pas toujours des principes.

FERVAL.

Comment! ne vas-tu pas me dire qu'Armand est un homme sans principes.

ST-ROMAIN.

Je ne dis pas cela.

Je le crois bien. Tu ne te serais pas lié avec lui d'une manière si intime. Oh! tu as trop bien étudié le cœur humain; tu connais trop bien les hommes..

stragmans, à part.

Il n'y a pas moyen de m'expliquer.

Voilà tout ce que tu avais à me dire?... Mais à quoi pensent mes gens?... Holà! Labrie,..

ST-ROMAIN.

C'est principalement de Labrie que je voulais vous dire un mot.

FERVAL.

Al! le bon sujet! un excellent garçon, un serviteur fidèle... C'est un vrai cadeau que tu m'as fait là... Labrie. . Lafleur...

ST-ROMAIN.

Allons, c'en est fait; je ne parviendrai pas à me

FINAI.

(Pour le final de cet acte, la Scène doit être ainsi occupée: il faut un piano à droite du Théâtre, où se place
Pauline, St.Romain, Armand.—Au milieu de la
Scène, une table à jouer: Ferval à droite, et ensuite le
Croupier et deux autres joueurs.—Sur le côté à droite,
après le piano, plusieurs sièges pour la société.—A

gauche, dans le fand, une table de bouillotte pour d'autres joueurs.)

(Il faut, au commencement du final, que les portes du salon soient ouvertes : ce qui laisse apercevoir un autre salon où il doit y avoir un buffet garni de fruits, de glaces, de fleurs, et qui est éclairé par plusieurs bougies. ) (Le théâtre doit être éclairé par des girandoles et un lustre.)

LABRIE, appelant dans le fond.

Lafleur, Comtois, Germain, Picard, Carlin, Frontin, Accourez tous, le monde arrive.

PERVAL et ST-ROMAIN.

Eh quoi! déjà le monde arrive?

Monsieur, la compagnie arrive.

(Aus valets.)
One chacun soit sur le qui vive.

Allons, les lustres à l'instant.
(Ici des lustres bien éclairés descendent du cintre.)

Vingt équipages magnifiques, Piqueurs, courriers et domestiques Seront ici dans un mement. Que chacun soit sur le qui vive. Lafleur, Comtois, Germain, vous par

Lasseur, Comtois, Germain, vous par ici, De ce côté, Picard, et vous aussi. sr-nomain, à part.

Ah! quel tourment j'éprouve ici!

Heureusement Pauline arrive.

PAULINE.

Eh quoi! déjà le monde arrive? Quel embarras j'éprouve ici!

PERVAL.

Que ta parure est élégante!

N'est-il pas vrai qu'elle est charmante!

ST-ROMAIN, à part. Sans doute, elle est fort bien ainsi. PAULINE, à part.

Quel embarras j'éprouve ici!
(Ici un ami de Fergal entre.)

MERVAL, à part.

Ah! vous voilà, de l'assurance,
Ne parles pas, de la prudence,

Tous nos amis

Sont avertis.

LE CROUPIER.
Oui, nos amis,
Sont avertis.

(Pendant ce temps-là, les valets ont disposé le piano, les girandoles, les tables de jeu, des fauteuils sur deux rangs, etc.

LABRIE, annonçant.

Monsieur Armand.

ımanı.

UN LAQUAIS.

Madame de Grand-Chêne.

UN LAQUAIS.

Monsieur Friquet.

UN LAQUAIS.
Madame du Haut Toi.

MORSISET COURTS.

UN LAQUAIS.

Madame de la Veine.
(Armand présente tour-a-tour le monde à Fernal et à Pauline.)

FERVAL.

Ah! messieurs que d'honneur pour moi! (A Armand.)
Mon ami, je vous remèrcie.
Quelle aimable compagnie!
Mais prenes place, je vous prie.
(A 84-Romain.)

Fais-donc les honneurs avec moi. sr-nomain, à part.

Ah! dieux, quel supplice pour moi!

Tout respire l'allégresse, Dans ce séjour enchanté. (71)

En ces lieux point de tristesse; Livrons-nous à la gaité.

FERVAL.

Que ferons-nous?

ARMAND.

Ne craignez rien. J'ai tout prévu, tout ira bien. Il faut faire de la musique,

Une bouillotte, un trente et un.

FERVAL; au Croupier.

Ah! voici le moment critique.

Voules-vous faire un trente et un?

LE CROUPIER.
Je ta illerai le trente et un.

Et comme il faut des plaisirs pour chaenn, (A St-Romain.)

Tu chanteras

Moi?

ARMAND.

Je t'en prie.

Chantes, monsieur, je vous en prie.
PERVAL et plusieurs joueurs.

Nous allons faire une partie.

Fais entendre tes doux accens, Tandis que tous ces jeunes gens Vont jouer des jeux innocens.

TOUS.

Ah! chantes donc, je vous en prie.

Dispensez-m'en, je vous supplie.

Chantes, monsieur, je vous en prie. Chantes et j'accompagnerai.

Digitizad by GOOGR-ROMAIN. Vous l'ordonnes, je chanterai. Tout respire l'allégresse, Dans ce séjour enchanté. En ces lieux point de tristesse, Livrons-nous à la gaité.

(Ferval, à la table de jeu, est sur le devant du Thédtre. St.-Romain est placé entre lui et le piano, de manière à voir le jeu de son père.)

> Allons, que le concert commence; Que chantez-vous?

ARMAND.

Une romance?

ST-ROMAIN, chantant.
Non, non, je vous en prie,
Ne me croyez pas changeant.
Mon cœur tendre et constant,
Est à vous pour la vie.

LB CROUPIER.
Trente-trois.

ST-ROMAIN.

En se rangeant sous vos lois, On est inconstant, Sylvie, Mais pour la dernière fois.

( bis. )

LE CROUPIER.
Trente-trois.

FERVAL.

Comptez encor.

LE CROUPIER. On peut m'en croire.

PREVAL.

C'est égal je tiens à la noire.

Mon père, écoutez....

PERVAL.

Allons, mon fils, chantez.

Mais pourquoi ce mystère Qui me rend malheureux? PERVAL.

Neuf, dix, vingt, trente-deux.

ST-ROMAIN.

Un autre a su vous plaire?

Ah! le doute est affreux.

Mais gardez le silence.

S'il faut blesser mon cour, Ne m'ôtes pas mon erreur

Et laissez-moi l'espérance.

Trente et un!

Ah! grands dieux!

Quel coup affreux!
Pourtant on n'eut jamais une aussi belle chauce.
(St-Romain s'élance près de Férval.)

ARMAND.

Mais qu'as-tu donc, mon ami? Allons, je le vois bien, il faut que je chante à ta place.

Non, non, je vous en prie, Ne me croyes pas changeant, Mon cœur tendre et constant Est à vous pour la vie. En se rangeant sons vos lois On est inconstant, Sylvie; Mais pour la dernière fois.

YERVAL.

Je perds encor cette fois.

Ah! je vous en supplie,

Vous êtes malheureux, quittez donc la partie.

FERVAL.

Eh quoi! c'est vous encor! Étes-vous ici mon mentor?

ARMAND.

Du silence donc, messieurs, on ne m'entend pas.
(Il continue à chanter.)

Un instant je (us volage, Je n'aimais qu'à voltiger; (74)

Meis depuis qu'amour m'engage, Je ne saurais plus changer. FERVAL, feignant de se désoler. En quoi : le sort ne peut changer.

at-ROMAIN.
Il ne faut pas vous engager.

Mais taisez-vous donc, messieurs, en vérité, c'est un scandale.

(Il reprend et chante.)

Non, non je vous en prie, etc. . FERVAL.

Voilà cent mille francs perdus.

Allons, monsieur, dix mille écus...

LE CROUPIER.

Ils sont perdus.

PERVAL.

Quitte ou double.

Tous.
Ils se trouble.

. FERVAL.
Je perds cent mille écus.

Toys.

Ah! grands dieux! il se désole.

PERVAL.

Dix mille écus sur ma parole.

(Le croupier tire les cartes.)

87-BOKLIN, se précipitant sur lui et saisissant sa main, s'écrie :

1

Arrêtes... cet homme est un fripon.
Je l'ai vu choisir une carte.

Prenez garde qu'il ne s'écarte.

Comment! comment! c'est un fripon.

LE CROUPIER. Monsieur, vous m'en rendrez raison.

Oh! juste ciel l'quelle imprudence.

70 1

Ah! je ne vous crains pas.

Silence.

ST-ROMAIN.

Je l'ai vu.

Mon fils, écoutez :
Savez-vous qui vous insultes?
Je vous en prie, excusez ce jeune homme.
Monsieur, je vous ferai mon billet de la somme.

ST-ROMAIN, à part.

Ah! quel scandale et quelle horreur!
J'ai peine à vaincre ma fureur.

Tous, à part. Il se trouble, il s'agite; Il frémit, il hésite.

ST-ROMAIN, hauf.
Cet honnête homme est un fripon.
LE CROUPIER.

Monsieur, vous m'en rendrez raison.

Ah! messieurs, arrêtez, de grâce.

PERVAL, à son fils.

Peut-on pousser plus loin l'audace?

st-nomain, au Croupier.

Sortez...

LE CROUPIER.

Monsieur, vous m'avez fait injure, Et vous aurez affaire à moi.

(Ici on se presse en tumulte. Les Dames jettent les kauts aris; les tables, les meubles sont renyersis.)

Oh! juste ciel! quelle aventure! Fuyons, fuyons, je meurs d'effroi.

Digitized by Google

(76)

# ACTE TROISIÈME.

Couplets bachiques chantés, pendant l'entre-acte, per Armand, et répétés en chœur dans la coulisse à droite du thédire.

ler COUPLET.

Né seyons point ambitieux, Restons toujours tels que nous sommes. La gloire est faite pour les dieux, Les plaisirs sont faits pour les hommes. Amis, peut-on passer un jour Sans boire et sans faire l'amour.

CHEUR AVEC ARMAND.

Amis, peut-on passer un jour, etc.

Chers amis, buvons à longs traits, Enivrons nos corps et nos ames, Ann d'oublier nos procès Et les méchans tours de nos femmes. Amis, peut-on passer un jour, etc.

Un bon convive, un franc buveur Aima toujours femme jolie. Ainsi répétons tous en chœur Le doux refrein de la folie. Amis, peut on, etc.

### SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE, elle sort d'un cabinet à gauche du théâtre.

Ah! mon dieu! quel tumulte! quelle nuit! pauvre St-Romain! que fait-il en ce moment. Mais cette scène... cette dispute d'hier...

AIR.

RÉCITATIF.

Ah! vraiment, je ne puis y songer sans effroi. Dieux! quel trouble inconnu s'est emparé de moi! Tout m'agite, je suis tremblante. Ah! c'est trop le punir. Quelle peine le tourmente! Hélas! que va-t-il devenir?

O douleur, douleur extrême!
Tout ajoute à mon ennui.
Ah! je sens combien je l'aime,
Car je souffre encor plus que lui.

Hélas! pourquoi faut-il se taire? Quand je peux éclairer son cœur. Et ce désordre et ce mystère Redoublent encor ma douleur.

## SCÈNE II. LABRIE, PAULINE.

PAULINE.

Ah! Labrie, que s'est-il passé depuis la dispute
d'hier? je suis d'une inquiétude mortelle.

Calmez-vous, mademoiselle. Aussitôt que vous vous êtes retirée, le souper a commencé... ils ont passé la nuit à table, et au moment où je vous parle, ils y sont encore, ils sont tous dans un état... je ne sais vraiment s'ils pourront en sortir... quel homme que ce monsieur Armand! voilà ce qui s'appelle faire les honneurs d'un festin. Il a soin de tout le monde... Mais il ne s'oublie pas. C'est du Bourgogne, du Champagne, du Madère, du Tockai; c'est du punch, c'est du rlum, c'est du rack .. Tout ce qu'il y a de plus infernal.

PAULINE.

Et St-Romain y est aussi?

Mon dieu, non: il est parti, et voilà une lettre

qu'il vient de me faire tenir pour la remettre à son pere... Vous ne savez donc pas ?... Monsieur est furieux; il lui a défendu de parattre devant lui.

PAULINE.

O ciel!... Je n'ai pas fermé l'œil; ils ont chanté toute la nuit.

LABRIE.

Oui, et de jolies chansons, je vous en réponds.

Mais monsieur Ferval ?...

LABRIR.

Oh! il ne perd pas la tête, lui... Tu dieu! comme il boit sec! il serait à désirer qu'il se possédat de même au jeu... Il a cependant perdu cent mille écus.. Que d'argent dissipé mal-à-propos! tandis qu'il aurait pu l'employer, par mon ministère, à des meubles, à des embellissemens, à des fournitures, en un mot... Vraiment cela me saigne le cœur.

PAULINE.

C'est ce monsieur Armand.

LABRIE.

Oui, sûrement, c'est lui .. Personne ne peut nous entendre... Entre nous, c'est un homme bien dangereux, bien pernicieux pour la jeunesse... Il perdra monsieur. Vous qui avez du pouvoir sur son esprit, vous devriez lui en dire deux mots.

PAULINE.

C'est aussi mon projet. Tu crois donc que St-Romain.. (On entend appeler)... Labrie, Labrie, Labrie. LABRIE.

Pardon. Voilà qu'on m'appelle encore. (On entend de grands éclats de rire.) Ah bon dieu, quel bruit! quel tumulte! Au nom de dieu, mademoiselle, n'ou-

(79) bliez pas ce que je vous ai dit de monsieur Armand.

Si nous n'y prenons garde, il nous ruinera tous.
PAULINE.

Quel fripon! de quels gens il était entouré!

SCÈNE III.

PAULINE, ARMAND, entre deux vine.

PAULINE.

Ah! mon dieu, voilà ce mauvais sujet.

Ah! ah! c'est la petite.

d

i i

Allons, du courage !... Si j'osais lui demander...

DUO.

Monsieur, je voudrais bien vous dire...

Parlez, parles, aimable enfaut.

Sur mes lèvres ma voix expire...

ARMAND.

Ah! quel minois intéressant!

Eh bien! qu'avez-vous à me dire?

Monsieur, c'est que je désire...

Vous désirez... moi, je soupire.

Près de vous j'éprouve un délire...

PAULINE

Je ne pourrai jamais parler.

Eh! pourquoi donc toujours trembler?
Moi franchement je dois vous dire

Que pour vous seule je respire.

Epargues-moi cet air moqueur.

ARMAND.

Non, je vous aime avec fureur, Ma parole d'honneur.

PAULINE.

Epargnez-moi cet air moqueur.

ARMAND.

Ah! que j'aime cet air boudeur!

Il vous donne encor plus de grace.

Il faut que je vous embrasse.

PAULIER, avec le plus grand effroi et se débattant, Monsieur, monsieur, monsieur, de grace.

### SCÈNE IV.

### PAULINE, ST-ROMAIN, ARMAND.

TRIO.

PAULINE, courant à St-Romain. Ah! monsieur, protégez-moi; Voyez mon trouble et mon effroi.

ST-ROMAIN.

Madame, calmes votre effroi. Ne craigues rien auprès de moi. (A Armand.)

Monsieur, quelle est cette conduite? D'où vient le trouble qui l'agite? Allons, monsieur, répondez-moi.

ARMAND.

Paix donc, paix donc, point de jactance. Ne vas-tu point pour la beauté Dans ce moment rompre une lance? Ah! c'est superbe, en vérité.

Oh! juste ciel! quelle souffrance! Et que mon cœur est agité!

ST-ROMAIN.

Quoi! sans respect pour l'innocence, Vous insultez à la beauté?

Que dis-tu là? pour l'innocence... C'ést précieux en vérité.

ST-ROMATE. C'est trop souffeir votre impudence.

Vous m'entendez monsieur sortes.

ARMAND, riant. Tu veux sortir? sortons.

PATITIVE.

Ah! de grace, arrêtez.

ST-ROMAIN.

Sortons.

n

ARMAND.

Sortes.

PARLIER.

Ah! de grace, arrêtes.

### SCENE V.

### ST-ROMAIN, PAULINE, FERVAL, ARMAND. OUATUOR.

PAULINE.

Ah! monsieur, venez donc vite; Vovez mon trouble et mon effroi.

PERVAL

Mon enfant, calme ton effroi. Tu ne crains rien auprès de moi.

( A St-Romain et à Armand. ) Messieurs! quelle est cette conduite?

D'où vient le trouble qui l'agite?

ARMAND. Eh! ce n'est rien absolument. C'est votre fils qui fait l'enfant.

Moi, je causais avec mademoiselle Et nous allions parler de vous, Quand votre fils, comme un jaloux, Est venu me chercher querelle.

ST-ROMAIN. Quoi! mon père, le croyez-vous?

FERVAL.

Paix, monsieur, taisez-vous. Ah! quelle ingratitude extrême! Insulter l'ami qui vous aime ...

Mais mon père...

FERVAL.

Taises-vous.

De grace, excusex sa jeunesse; Son humeur n'a rien qui me blesse. Il est vif, mais son cœur est bon. Il méritera son pardon.

PBRVAL.

Mon ami, vons êtes trop bon; Il ne mérite aucun pardou.

ST-ROMAIN.

Ah! son insolente bassesse A-la-fois m'irrite et me blesse; Je le ferai changer de ton.

PAULINE, à St-Romain.
Cessez un discours qui le blesse.
Croyez-moi, votre père est bon;
Tâchez d'obtenir son pardon.
FERVAL, à Armand.

Je vois ce que c'est, mon ami, il y a un complot ici contre vous; mais soyez tranquille, il sera déjouést-romais.

Ah! que je souffre!

FERVAL.

En dépit de tous les jaloux, je vous aimerai, je vous protégerai.

ARMAND.

Moi, je vous suis attaché à la vie et à la mort-FERVAL, à St-Romain.

Ingrat!... voyez quel ami vous avez offensé.

ST-ROMAIN.

Mais, mon père...

Allons, paix! monsieur. N'allez-vous pas encore me prêcher? parbleu!cela vous sied bien. (à Armand.) (83)

Croiriez-vous, mon ami, qu'il vient de m'écrire une lettre de quatre pages; et pourquoi? pour me faire de la morale. Vous en douteriez-vous? il me conseille de retourner à la campagne.

ARMAND.
A la campagne... ah! ah! ah!

FERVÀL.

N'est-il pas vrai que c'est tres-plaisant! il me parle des champs, des côteaux, de la nature...

Ah! dieux! que c'est pastora!! allons, mon ami, ne nous gronde plus... tenez, il va faire la paix... donne-moi la main.

ST-ROMAIN, à part.

Tout-à-l'heure, nous nous dirons deux mots.

Tant que tu voudras, mon ami. Mais en vérité je ne te reconnais plus. Songe donc que tu as déjà une affaire d'honneur sur les bras. Allons, décidément tu as l'organe de l'humeur querelleuse.

FERVAL, à St-Romain.

Je le vois, monsieur, je serai obligé de prendre un parti violent.

ARMAND.

Non, non, pas de parti violent. Envoyez le tout simplement à l'armée; mettez le pendant quelques années dans un régiment... il n'y a rien de tel pour former le caractère.

ST-ROMAIN.

Perfide!..

FERVAL.

Voilà un conseil d'ami. Je le suivrai dès demain. Mais l'heure de mon rendez-vous approche, je vais m'y rendre et j'espère que je serai plus heureux (84)

qu'hier. Je vous retrouverai ici, mon cher Armand... Oh! ne nous séparons plus d'abord. Adieu, mon bon, mon tendre, mon excellent ami. (d Pauline.) Papiere chez toi mon enfant. La crise approche... point d'imprudence.

## SCÈNE VI. ST-ROMAIN, ARMAND.

ARMAND. Eh bien! es-tu toujours fâché?

ST-ROMAIN.

Monsieur, dès ce moment tout est fini entre nous... j'ai appris à vous connaître.

Allons donc, mon ami, laisse ce ton imposant... il

ne te va pas du tout. ST-ROMAIN.

Pélicitez - vous d'enlever à un fils le cœur de son père... d'entraîner un honnête homme à sa ruine...

ARMAND.

Ah! sois tranquille. Il se ruinera bien tout seul. Il n'aura pas besoin de moi. Mais c'est un diable que ton père. Tu ne devinerais jamais où il est en ce moment. Je te le donne en mille.

Eh bien?

ST - ROMAIN. ARMAND.

1] est allé jouer; il prend sa revanche. ST-ROMAIN.

Oh ciel! avec ce fripon?.. Je cours à l'instant... Où sont-ils?

ARMAND.

Diable m'emporte si je le sais... Dans quelque maison de jeu aux environs.

ST-ROMAIN.

C'est à vous que je m'en prends, monsieur, et vous me rendrez raison...

#### ARMAND.

Raison... Je ne peux pas dans ce moment-ci, mon ami; tu vois bien Voilà trois nuits que je passe jo yeusement, et je t'avoue que j'ai besoin de dormir. Je ne sortirais pas pour mon plaisir; à plus forte raison pour me couper la gorge avec mon ami. A mon réveil, je suis à toi, Si tu persistes, nous irons au bois de Boulongne, suivant l'usage, pour nous battre ou pour déjeûner : tu choisiras... Bonsoir, mon cher Saint-Romain.

(Il sort en chantant.)

## SCÈNE VII.

ST-ROMAIN, seul.

Grands Dieux! où dois-je porter mes pas? Quelle journée! mes serviteurs me trompent, mes amis me trahissent, et mon père m'abandonne... O ciel! personne ne m'apprendra-t-il où il se trouve? Labrie... Lasseur... Germain... Holà quelqu'un.

## SCÈNE VIII.

ANDRÉ, les habits tous défaits et les yeux en pleurs, ST-ROMAIN.

ST-ROVAIN.

Ah! mon cher André, te voilà. As - tu vu mon père? On est-il? parle.

ANDRÉ.

Moi, monsieur, je ne l'ons pas vu depuis hier.

ST-ROMAIN!

Comment? Google

ANDRE

V'là que j'rentre... Ah! c'est fini... je veux r'tourner cheux pous.

ST-ROMAIN.

Que t'es-t-il donc arrivé?

AWDRÉ

Ah! monsieur, je sommes moulu, je sommes rompu. Figurez - vous qu'hier j'veux détaler devant la voiture de not' maître... mais ces maudits chevaux detaliont encore plus vite que moi. Tout-à-coup, v'là un autre carrosse qui vient devant. On me crie : gare, par devant, on me crie, gare, par derrière. Les deux cochers allongent le bras comme des enragés, si bien que je me trouve entre deux fouets. Enfin je tombe, je me ramasse et je m'en vas tout doucement avec mon habit de coureur. Je me perds dans Paris. En passant, le soir, dans une belle grande maison, les enfans courent et crient après moi. Un monsieur bien honnête me demande quelle heure il est. Je tire ma montre et il me la prend pour le savoir plus vite. Ne v'la-ti pas qu'il se sauve avec. Je crie au voleur de toutes mes forces; v'là qui crie encore plus fort que moi. La patrouille arrive, on me mène au corps-degarde et j'y couche : enfin le matin , je vois passer un domestique de la maison, il me reconnaît, je lui conte mon aventure, il me ramène, et me v'la.

ST-ROMAIN.

Ah! mon pauvre garçon.

Et ce monsieur Labrie qui me disait que j'étions forme... C'est fini, je ne veux plus être coureur pour courr, je veux retourner cheux nous.

ligitized by Goo<del>gle</del>

## SCÈNE IX.

ANDRÉ, FERVAL, ST-ROMAIN, LABRIE. accourant.

LARRIE.

Ah! monsieur, voici votre père... En rentrant, il vous a demandé. Il est dans la plus grande agitation... Il est pâle comme la mort.

FERVAL, très-agité et les cheveux en désordre. André, Labrie, sortez.

ANDRÉ , sortant, Ah! mon dieu, qu'a-t-il donc? on dirait qu'il a fait quelque mauvais coup; il me fait peur.

LABRIE. Je vois ce que c'est; il est urgent de nous faire payer.

SCÈNE X.

FERVAL, ST-ROMAIN. ST-ROMAIN.

Mon père...

FERVAL.

Laissez-moi.

ST-ROMAIN.

O ciel!

Malheureux père!

Écontez-moi, je vous en supplie. FERVAL.

Ah! mon ami, qu'as-tu fait?

(Il se jette dans un fauteuil et donne les signes de la plus profonde douleur.) ST-ROMAIN.

Je vous entends.

RVAL.

J'ai tout perdu... tout... les biens que m'ont transmis mes pères, le fruit de plusieurs siècles d'économie, d'ordre et de travail : tout vient de s'engloutir en un jour. Ah! Saint-Romain, quel conseil m'astudonné?

ST-ROMAIN.

De grace, mon père, ne m'accablez pas.

FBRVAL.

Dans quel affreux abime me suis-je précipité? Hélas! je ne pouvais l'apercevoir..... Tu l'avais couvert de fleurs.

ST-ROMAIN.

Mon père, au nom du ciel, calmez-vous. J'ai causé vos malheurs; mais je veux les réparer... Je suis jeune; j'ai de la force, du courage, quelques talens. Eh bien, je travaillerai, mon père; je passerai les jours, les nuits: rien au monde ne pourra me rebuter. Ah! je le sens, la fortune doit me sourire; elle n'est cruelle que pour ceux qui n'ont pas la force de supporter ses rigueurs.

FERVAL.

Mon fils, que j'aime à vous entendre parler ainsi! Sans doute le chemin de la fortune ne vous est point fermé Mais votre malheureux père... Qui lui rendra l'honneur, la considération? Qui pourra l'excuser d'avoir follement dissipé le patrimoine de ses enfans, des vôtres... mon fils.

ST-ROMAIN.

Ah! mon pere, éloignez ces tristes idées. Toute ma vie sera employée à vous consoler.

FERVAL, se jetant dans ses bras.

Mon cher file !...

## SCÈNE XI.

LES MEMES, LABRIE, dans le fond.

Mousieur, tous vos gens réunis Viennent demander à grands cris Que l'on acquitte leur mémoire. On prétend, pour les effrayer, Que vous ne pouvez les payer. Quant à moi, je ne puis le croire; Mais, en tout cas, il faut payer.

Mais, en tout cas, il faut payer.

LES VALETS DE PIED, COCHER, ÉCURIE.

Monsieur, voici notre mémoire:

A l'instant même il faut payer.

15

ı

Messieurs, de grace, un peu de patience.

A l'instant même il faut payer.

Ah! juste ciel! quelle insolence!

On vient encore : il faut payer.

## SCÈNE XII.

LES MEMES, CUISINIERS, TAILLEUR, CHAPELIER, etc.

Monsieur, voici notre mémoire, A l'instant même il faut payer.

LABRIE.

Eh! messieurs, on va vous payer.

Tous.

A l'instant même il faut payer,

Ou nous ne quittons pas la place.

PERVAL, à part.

Vit-on jamais pareille audace?

rous. Il faut payer, il faut payer.

ARMAND il entre du côté droit. Mais quel tumulte ! ou me réveille ; Et quel bruit vient à mon greille ? (90)

On dit que vous n'avez plus rien, Que vous perdes tout votre bien. Ah! vous avez fait une école. En vérité, ça me désole; Tous comme si c'était le mien.

TOUS ENSEMBLE. Il est tems que cela finisse.

(Il faut tacher de l'effrayer.) Nous nous plaindrons à la justice. A l'instant même il faut payer.

deme il faut payer. PERVAL.

Paix! c'est trop souffrir l'insolence de ces misé

Ah! mon Dieu, il ne parle plus comme un homme

FERVAL.
Combien vous est-il dû?

Monsieur, douze mille francs pour un jour... C'est au plus juste... J'ai réglé les mémoires.

FERVAL, tirant un porte-feuille plein de billets de caisse.

Quoiqu'en payant le tout, je sois au moins trompé de moitié, je suis trop heureux, à ce prix, d'étre délivré de vous : voilà la somme entière.

ST-ROMAIN , à part.

O ciel!

ARMAND, regardant les billets.

Quelle somme immense en billets? Est-ce que vous avez fait sauter la banque? Vous n'avez donc pas perdu?

FERVAL.

( gr ) plus honorable... Labrie, mets à la porte tous ces

messieurs.

LABRIE.

Qui, monsieur. Il est tems en effet de châtier leur insolence. A-t-on jamais eu idee d'une pareille audace? Venir demander de l'argent à monsieur, venir l'insulter jusques chez lui!.. Ah! il y a une heure que je souffre. Allons, sortez, faquins. (Il les pousse dehors et les précipite les une sur les autres.)

### SCÈNE XIII.

ARMAND, FERVAL, ST-ROMAIN.

ST-ROMAIN, se jetant aux pieds de son père. Ah! mon père, il n'est donc pas vrai?.. PERVAT.

Malheureux enfant! as-tu pu croire que je démentirais en un jour quarante ans de sagesse et de bonne conduite, et que je me livrerais, à mon âge, à des dissipations qui ne sont pas même pardonnables au tien?

ARMAND.

Comment! c'était une feinte? eh bien! c'est charmant; j'en ai été dupe, moi.

ST-ROMAIN.

Ah! mon père, que je suis honteux!

Mon fils, pour être tout-a-fait sage, il faut deve-

nir époux et père. l'ai fait choix pour toi d'une compagne douce, riche et jolie.

. ST-ROMAIN.

Ah! je vous en supplie, ne songeons en ce moment...

PERVAL.

La refuseriez-vous eucore?

( 92 )

Sans doute; nons avons des idées romanesques ... sentimentales ... Il veut voir si le cœur, l'inclination . la sympathie.

SCÈNE XIV.

LES Mêmes, PAULINE ET ANDRÉ, qui sortens d'un cabines à la gauche du thédire.

FERVAL-Mon fils, ayez confiance en moi : acceptez votre épouse de ma main.

ST-ROMAIN.

Mon père...

FERVAL. Le portrait que je vous en ai fait n'est pas flatté...

vous pouvez vous en convaincre : la voilà. . st-romain, apercevant Pauline.

Quoi! mon père, c'était...

Ta femme, la fille de mon meilleur ami. Vous vous ai mez, mes enfans, vous ferez le bonbeur de ma vieillesse.

PAULINE et ST-ROMAIN, se jetant dans les bras de Ferval.

Mon père...

Eh bien! voilà un tableau qui m'émeut. C'est singulier... il a dix ans que ça ne m'était arrivé.

SCÈNE XV et dernière.

Les Mêmes, LABRIE.

Monsieur, vos ordres sont exécutés : tous les ce-

(93)
YERVAL, le regardant fixement.

Non , ils n'y sont pas encore tous.

TARRER

Monsieur, j'entends... je retourne à monsieur votre fils.

Je te rends à Armand.

ARMAND,

Moi, je te rends à toi-même.

Eh bien! me voilà mon maître.

FERVAL.

Ma voiture est prête: partons; nous ferons la noce à la campagne.

ANDRÉ.

Nous allons retourner cheux nous ; queu bonheur!

Ah! la campagne!.. moi, je ne l'ai jamais habitée; mais je l'ai toujours aimée de passion... Tenez le monde commence à me devenir à charge, et quand je me retirerai... dans une vingtaine d'années; j'irai m'établir dans vos environs. J'y jouirai du spectacle de votre bonheur, de celui de vos enfans, de vos petits-enfans. Ah! je sens que d'avance cette idée m'enchante, me transporte.

FERVAL.

C'est très-bien, monsieur. Quant à moi, j'ai voulu montrer à mon fils jusqu'à quel point il pouvait compter sur le dévouement de ses amis et sur la fidélité de ses gens. Mon but est rempli, Il m'en a coûté un peu cher. Mais c'est de l'argent bien placé par un père, que celui qui rend un fils à ses devoirs.

C'est fort bien; mais je me prie à la noce.

94

ERVAL.

Ah! vous vous en priez...

ARWAND.

D'ailleurs, j'ai une petite restitution à vous faire, et dans quelque temps...

FERVAL.

Oui, quand vous viendrez à la campagne.

FINAL.

A l'instant que tout s'apprête Pour fêter un si beau jour, Et demain sera la fête De l'Hymen et de l'Amour.

FIN.